



5 CENTS

26 mars 1938

LE JOUR

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 263, rue Ste-Catherine est, Montréal — Tél. PL. 8471-2

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

LE CANADA DOIT S'ARMER

Serions-nous aveugles au point
de croire notre pays
inaccessible ?

Dans un discours récent à la radio, à New-York, l'écrivain Van Loon disait en substance: Que les Etats-Unis ne se croient pas isolés d'un conflit européen parce qu'ils sont entre deux océans. Les distances ne comptent plus et compteront de moins en moins. On peut s'attendre à ce que, en cas de guerre en Europe, les sous-marins allemands viennent couler des navires sur les côtes américaines. Les villes de ce pays ne sont pas même à l'abri des bombardements aériens. Le jour viendra peut-être, où les Allemands viendront du côté où on les attend le moins: du nord du Canada, par la Baie d'Hudson. C'est là qu'ils peuvent avoir leur base pour s'envoler vers les grands centres des Etats-Unis, qui connaîtraient alors les horreurs de la guerre aérienne. La chose serait d'autant plus facile que la baie James se trouve dans Québec, la seule province fasciste du Dominion.

N'insistons pas trop sur cette dernière affirmation: le fascisme québécois n'est pas encore une force organisée. Disons simplement qu'il existe, chez nous, pas mal de matériel à fascisme, attendu que nous vivons sous une dictature intellectuelle depuis très longtemps et que certains pouvoirs sont opposés à la liberté même légitime, afin que le peuple compte le plus grand nombre possible d'êtres serviles et abrutis, c'est-à-dire, faciles à dominer et manœuvrer.

Ce qu'il y a de troublant, dans la déclaration de Van Loon, c'est que le Canada, comme les Etats-Unis, est exposé désormais aux attaques des puissances de proie. Une terre extrêmement riche en ressources de toute sorte, blé, bois, or, cuivre, nickel, charbon, chutes d'eau, pêcheries inépuisables, ports de mer, voie fluviale immense, et le reste, une terre capable de nourrir, vêtir, loger, enrichir, deux cents millions d'hommes, et ne contenant qu'une mince population de onze millions, une terre à peine à ses débuts d'exploitation économique et où tout est à faire, tout à espérer, tout à entreprendre, cette terre-là, qui est la seule au monde à offrir tant d'avantages, ne peut pas ne pas être l'objet des convoitises des puissances qui réclament à cor et à cri de nouveaux territoires, des colonies, des débouchés pour leur capital humain et pour leurs produits. Dire le contraire serait tomber dans une aberration voisine de la folie.

Or, le Canada n'est pas défendu. Jusqu'à présent, il a dormi sur deux oreillers apparemment confortables: l'oreiller anglais et l'oreiller américain. Il a cru que ces deux cousins pourraient éternellement amortir les chocs de l'extérieur. Il s'est trompé. Notre territoire est vulnérable par le golfe Saint-Laurent, par la baie d'Hudson, par la côte du Pacifique. Les Allemands, entre autres, connaissent parfaitement les possibilités d'attaque par l'est et par le nord; les Japonais, qui ont des bases voisines de Vancouver, savent que nous n'avons que quelques vieux canons et des bateaux démodés pour défendre une côte de plus de 500 milles.

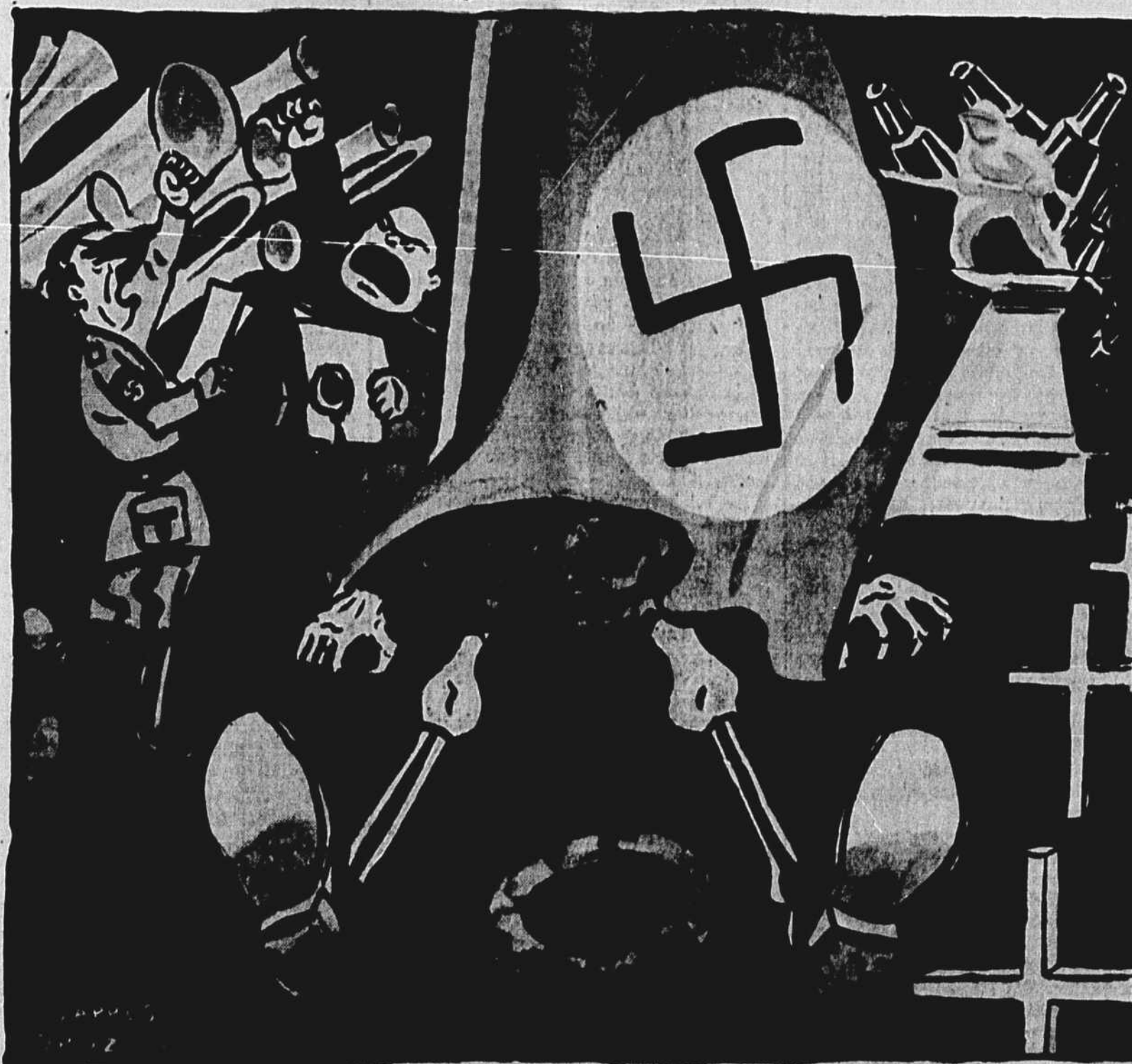
★ ★ ★

Je ne veux pas me montrer pessimiste, mais, dans le jeu des événements, il faut prévoir les pires éventualités. Supposons — ce qui n'est pas absolument impossible, — que, dans une guerre mondiale, l'Angleterre, désormais peu certaine de la sécurité de son île, connaisse de graves revers. Qu'advient-il? Ne soyons pas naïfs et regardons la réalité en face: immédiatement, l'Allemagne réclamerait le Canada. Ce serait là son ambition suprême, et ce serait sa seule logique. Que ferions-nous? Serions-nous disposés, nous qui gardons notre allégeance à la couronne britannique, à cause de la liberté qu'elle nous laisse, à nous mettre sous un joug prussien? Ou bien voudrions-nous, cette fois, proclamer notre indépendance? Aucun homme de cœur ne refuserait, en pareil cas, de vouloir faire du Canada un pays souverain. C'est un beau et grand rêve. Mais si nous ne sommes pas armés, si nous n'avons ni que dormir sur de fausses garanties, avec quoi nous défendrons-nous? Avec quoi ferons-nous ce pays indépendant, l'un des derniers refuges de la liberté humaine? Avec quoi, je vous le demande. Alors, il ne reste qu'une solution, au milieu d'un monde atteint de folie collective: nous armer jusqu'aux dents, ou, du moins, dans la pleine mesure de nos moyens.

★ ★ ★

Les Etats-Unis, menacés comme nous, mais à un degré moindre, seront avec nous dans ces préparatifs de légitime défense. Mais nous n'aurions pas la lâcheté de leur laisser entièrement le soin de nous garder. Et qui sait si, dans un vaste conflit, les forces américaines suffiront à tout? Qui sait si le peu de secours que nous leur apporterons ne sera pas l'élément décisif des batailles suprêmes? Seulement, nous n'approprions pas un réarmement qui n'aurait pas en vue la collaboration étroite avec le système d'armement et de défense des Etats-Unis. Que nous le voulions ou non, nous sommes irrémédiablement liés à cette nation. Nous le serons de plus en plus. C'est même notre devoir de

Gloire immortelle de nos aïeux!



Le fascisme apportera du moins à la civilisation l'art de fabriquer des héros inconnus et des cadavres propres et "heureux"...

• AVEC LE SOURIRE •

Le vote des femmes

On s'y attendait: le projet de loi du suffrage féminin a été battu à l'assemblée législative. Le pèlerinage annuel des féministes de notre province, dans la vieille capitale, dure depuis longtemps. Toujours, Madame Thérèse Casgrain revient à la charge avec une ténacité digne d'un meilleur sort. Et toujours aussi elle en revient dégoûtée.

Nous n'avons pas l'intention d'expliquer ici la thèse suffragiste. Ce qui nous étonne, dans cet événement, c'est le manque de franchise de la plupart de nos politiciens. Quand ils s'opposent au fameux "bill", il ne disent pas leur vraie pensée. Les envolées sur le rôle de la femme, sa beauté, sa dignité, sa mission, sa nature, et patati patata, tout ça, c'est de la "poutine".

Il est démontré que, dans tous les pays où existe le suffrage féminin, la femme n'en a été nullement rabaisée. Elle n'est ni moins belle, ni moins digne, ni moins épouse, ni moins mère, ni moins sœur, ni moins cuisinière, quand elle a pensé un peu aux questions politiques et a jeté son bulletin dans une urne. Qu'on aille donc conter ailleurs les histoires de croquemitaine.

Les raisons véritables qui font repousser le suffrage féminin, les voici: opposition de la majorité du clergé; complication des listes électorales; embarras des candidats; coût plus élevé des élections; crainte que le vote des femmes ne crée un inconnu dans les résultats du scrutin. Pour nos politiciens, toutes les autres raisons sont secondaires.

Quant à nous, nous sommes en principe favorables au suffrage féminin. Nous ferions des réserves. Nous ne croyons pas que le vote féminin améliore sensiblement le sort de la femme. En outre, nous voudrions bien que, pour les hommes comme pour les femmes, il y ait, chez nous, des écoles de civisme. Les électeurs devraient être préparés à se servir de l'arme dangereuse du scrutin: ils ne le sont pas. Là est l'une des plaies de la démocratie, bien que nous soyons des partisans passionnés de la démocratie.

nous diriger de ce côté, comme vers la lumière du salut.

Alors que les vieilles nations de l'Europe se détruisent les unes les autres par leur fanatisme raciale, leur respect exagéré des traditions et de l'histoire, leur culte des lois cadavériques et des formules de mort, nous avons, nous, citoyens de l'Amérique, l'incalculable bonheur d'avoir dépouillé ces loques, qui sentent la carcasse, et de regarder plus dans l'avenir que dans le passé. Nous méprisons les armes rouillées, avec lesquelles les Européens se déchirent et s'empoisonnent. Et nous avons, grâce aux Etats-Unis, un culte de la liberté que nous devons défendre au prix même de notre sang. Car il ne se fait rien de grand, rien de beau, sans la liberté.

Jean-Charles HARVEY.

Duplessis chef fédéral?

Dans un article plus ou moins fantaisiste publié dans *Saturday Night*, 19 mars, M. Rideau Banks passe en revue les divers chefs que l'opinion désigne au parti conservateur fédéral, depuis la démission de M. Bennett comme leader. Quatre noms sont à l'affiche du côté anglais: Manion, Massey, Herridge et Stevens. Aucun des quatre n'est possible, nous dit M. Banks. D'après lui et pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, ces hommes sont brûlés.

Que nous propose-t-il? Bien peu y avaient pensé dans la province de Québec. Devinez qui! Un qui va rire, c'est notre ami Onésime Gagnon, ancien adversaire de l'homme en question: le chef fédéral, d'après M. Banks, serait M. Maurice Duplessis, premier ministre de Québec.

Nous croyons que le Trifluvien ferait aussi bien que d'autres pour conduire la vieille barque tory; mais autre chose est de piloter une province, autre chose un pays. M. Duplessis n'a fait aucun apprentissage de la politique fédérale. Il s'est montré farouchement provincial depuis qu'il est au pouvoir. Il n'a pas perdu une seule occasion de brèche en brèche les prérogatives du gouvernement central. Il a aussi montré toute sa tendance à la décentralisation. Par là, il ne ferait nullement l'affaire des Canadiens des autres provinces.

Il faudrait aussi que notre Maurice se corrige de plusieurs petits défauts: son caractère trop impulsif, des manières d'enfant terrible, son esprit régional etc. Et même avec ça, il y aurait loin, très loin de lui à sir Wilfrid Laurier.

★ ★ ★

Pets-en-l'air

Sous ce titre, l'insignifiante feuille qui a perdu la boussole publie un commentaire dans lequel elle injurie notre confrère Letellier de St-Just, rédacteur en chef du *Canada*, parce que celui-ci refuse de prêcher, à la radio, l'amour du fascisme, système politique envahi des imbéciles et des médiocres. D'après l'auteur de cette insanité, Letellier aurait "métamorphosé son quart d'heure radiophonique en un premier-Montréal détaché d'un journal de parti, tel que le *Jour* (nous mettons le monsieur au défi de démontrer que nous sommes une feuille de parti, et tout de suite, nous lui disons qu'il en a menti). L'Autorité, le Canada ou En Avant. C'est le même libéralisme informe et bête, auquel nous hommes de parti et leurs journaux nous ont habitués depuis soixante-quinze ans..."

Tout ça parce que Letellier n'a pas prêché le fascisme ou le corporatisme. Mais ce qui nous frappe, en tout ceci, c'est qu'en veuille surtout à un journaliste libéral d'être libéral et qu'on insinue qu'un libéral ne devrait pas avoir le droit de vivre. Nous savons, nous qui connaissons Letellier, que celui-ci est d'une orthodoxie parfaite et qu'il est loin, bien loin de nourrir des idées révolution-

BILLET

Simple photo

J'ai vu le soleil roux se coucher sur les eaux
Et for des clairs de lune sur les rochers des îles;

J'ai vu la frange des marées sur les galecs verdis,
Les glaciers blancs sur les Rocheuses,
Mais rien ne m'émeut tant que ta simple photo.

J'ai vu des jardins pleins de fleurs, des touffes de lilas au bord des étangs bleus,
Les arbres de la forêt vierge sous la pluie des rayons,
Des magnifiques élan, debout, dans l'ansé d'un lac glauque,
La fuite du chevreuil à travers les boulevards,
L'aile du goéland rasant la soie des vagues,
Et tes photos sont là, que je préfère à tout!

Les spectacles du film ont ébloui mes yeux,
Des artistes ont joué, devant moi, des chefs-d'œuvre,
Des peintres ont brossé des tableaux fulgurants,
Des sculpteurs de génie ont fait vivre la pierre,
Mais plus vivante est ta photo près de ma lèvres.

Je contemple en moi-même un monde de pensées,
Et des images plus nombreuses que les étoiles,
Toute la vie qui se déroule, ainsi que sur l'écran,
Les mille fantasmagories qu'une Sheerazade aurait contées à Shahryar,
Mais ton visage est là, irrésistible et pourtant présent, qui flotte en tout mon être.

Ta photo, ton image et nos chers souvenirs,
Notre univers est là, notre bel absolu.
Le vaste amour semblable à Dieu, un et entier dans notre tout,
Un et entier dans chaque atome de notre chair,
Et la beauté de toute chose n'est qu'un reflet de lui.

La scène de ma vie, la scène immense et infinie,
C'est celle de tes yeux profonds comme la mer, verts et changeants comme elle,
C'est le sourire de ta bouche, où l'âme impénétrable exhale sa bonté,
C'est le simple rayon, qui joue dans tes cheveux!

J.-Ch. H.

naires. Qu'il combatte pour les libertés légitimes du peuple et pour la démocratie, à laquelle, quoi que disent les ignorants, l'humanité doit des progrès inouïs dans tous les domaines, personne ne peut le lui reprocher. Il faut être sot et triple sot pour prétendre le contraire.

L'Europe livrée au ganstérisme

Ces dernières semaines sont, pour la démocratie et le droit des gens, des plus désastreuses. On voit par toute l'Europe la force brutale s'étaler victorieusement: leur pouvoir encore accru, les pays dictatoriaux affirment des prétentions toujours plus grandes. On rêve de remettre debout les empires anciens... on veut faire de la Méditerranée un lac italien... Chaque Etat totalitaire se tourne vers un Etat plus faible et cherche à en obtenir par intimidation ce qu'il n'en pourrait exiger selon le droit international.

Ainsi, oubliant sa propre faiblesse auprès de ses voisins russes et allemands, la Pologne met en jeu son armée de 283,000 hommes aguerrie contre les 21,000 soldats mal équipés de la Lithuanie pour obliger ce petit pays à se soumettre à ses conditions. Nous rappellerons ici que l'Etat baltique de Lithuanie fut longtemps le champ de bataille de nations rivales. Pendant six cents ans, ses lourds et blonds paysans ont tour à tour été soumis à la Pologne, à la Suède, à l'Allemagne et à la Russie. Ce n'est que de 1918 que date l'indépendance de ses 2,500,000 habitants — indépendance qui fut mise en danger la semaine dernière, à la suite d'une dispute de frontière avec l'hostile voisin polonais. La cause du différent remonte à 1920, alors que le général insurgé Zeligowski s'empara de la ville de Vilna et de la région environnante, que la Lithuanie réclama comme sa sienne. De fait, Vilna était, pour les Lithuaniens, la capitale nationale. Cette ville est demeurée entre les mains de la Pologne depuis le coup d'état de Zeligowski, que la Lithuanie a toujours refusé de reconnaître. Comme résultat, les relations diplomatiques étaient depuis près de vingt ans interrompues entre les deux pays. Parmi les demandes formulées par la Pologne, la semaine dernière, notons celles-ci: 1o — relations diplomatiques normales polono-lithuaniennes; 2o — ouverture de la frontière pour des communications normales. Sous cette apparence si raisonnable, les Polonais demandaient en réalité la reconnaissance d'un fait depuis longtemps accompli, la confiscation de Vilna. La Russie et la France ont usé de leur influence pour qu'il y ait arrangement sans que le sang soit versé. L'U.R.S.S. a vu dans le geste polonais l'un des facteurs de la ruine de l'ordre international, ruine qui menace le monde.

Parlant devant les représentants de la presse étrangère qu'il avait convoqués, Maxime Litvinoff, ministre russe des affaires étrangères, a dénoncé la violation des accords internationaux et prôné le principe de sécurité collective. Il a déclaré que l'agression était contagieuse, menaçait toute l'Europe. Il cita comme exemples de ce qu'il avançait le cas de la Tchécoslovaquie menacée, ainsi que les troubles entre la Pologne et la Lithuanie. Il ajouta que l'Union Soviétique était prête à délibérer avec les autres pouvoirs "des mesures pratiques exigées par les circonstances".

Presque en même temps le secrétaire d'Etat américain Cordell Hull condamnait, devant le National Press Club, "le mépris croissant des traités, le recours toujours plus grand à la force". Il est vrai que, deux jours plus tard, il n'en accepta pas moins, et sans référer à la légalité, l'absorption par l'Allemagne de l'Autriche.

Sur ce dernier pays s'est abattue une vague de persécution dont catholiques, communistes, aristocrates, juifs, francs-maçons et socialistes souffrent tous. A tous les postes, des nazis ont remplacé les anciens titulaires. Les arrestations se comptent par milliers; le président Miklas et le chancelier Schuschnigg n'ont pas été épargnés. Les arrestations et les menaces d'arrestation ont provoqué de nombreux suicides. La Bibliothèque Nationale, l'Opéra, les théâtres, les orchestres, les cinémas... tout est chambardé. Le dimanche 10 avril, un plébiscite sera tenu, où la population autrichienne sera invitée à ratifier l'action hitlérienne. Il serait naïf de douter du résultat. Le Führer a déclaré au Reichstag "qu'il n'oubliera jamais l'attitude de Mussolini" et "que les frontières de cet ami étaient pour lui inviolables".

L'attitude du Duce a étonné, désappointé bien des experts de la politique internationale. Elle s'explique maintenant au jour des promesses d'Hitler d'appuyer l'effort italien en Espagne. Les effets de cette promesse ne tardent pas à se faire sentir: sous la poussée extérieure, les forces patriotiques loyalistes ont perdu en quelques jours énormément de terrain, Barcelone a été mise à feu et à sang par l'aviation des alliés fascistes et la cause espagnole est presque désespérée.

Une intervention énergique de la France sauverait ses amis loyalistes; mais l'Angleterre a mis l'appui de sa marine en Méditerranée au prix d'une totale abstention française des choses d'Espagne.

La Grande-Bretagne n'a pas davantage voulu promettre son aide à la Tchécoslovaquie. Sa politique actuelle est toute d'égoïsme, de craintive soumission aux pays de proie. Le vœu général est que le gouvernement change au plus tôt. S'il ne doit pas y avoir d'élections générales (où les résolutions travaillistes auraient de belles chances de prendre le pouvoir), il serait désirable qu'un homme de la vigueur et du caractère de Winston Churchill prenne les rênes des mains débiles du pleutre Chamberlain. Il

Jacques GADBOIS

(Suite à la page 2).

Le pire obstacle à l'art canadien

Le manque de sincérité et la crainte de la vie nous ont fait une littérature d'eunuques

Il est impossible de faire une littérature entière avec des natures mortes. Ne croyons pas créer le frisson artistique en n'exprimant que les aspects les moins importants, les plus superficiels, de la vie. Car l'art n'est pas photographique : il ne vaut que par l'âme des choses, c'est-à-dire, le souffle qui anime et qui fait vrai que le vrai même.

Si nos lettres, à deux ou trois livres près, sont amorphes, incolores, inodores et insipides, n'en accusons pas tant les écrivains que le milieu où ils étouffent. On leur a mis des oeillères, des carcans, des corsets de force. On leur a dit qu'une seule portion de la vie était légitimement artistique, et on les a enfermés dans des frontières tellement étroites que deux pensées n'y passent pas de front et que le moindre sentiment, la moindre passion, n'y décolorerait, comme des fleurs poussées dans des caves obscures. L'écrivain canadien qui osera bousculer un peu ces limites aura le sort de Galilée, et pis encore.

De là le manque de sincérité de nos artistes et écrivains. Ils savent, ils sentent qu'il leur est impossible d'être vrais, c'est-à-dire, d'exprimer ce qui est en eux, de donner le meilleur d'eux-mêmes. Car si cette partie d'eux-mêmes qui est la seule à vibrer vraiment, la seule à s'accorder avec une sorte de sensualité créatrice sans laquelle il est inutile de vouloir enfanter l'art, n'est pas au diapason des idées et sentiments reçus, il est dangereux de la mettre au grand jour. Et comme peu d'hommes ont le courage d'affronter le danger, on se réfugie dans l'hypocrisie et le conformisme de son milieu. Ainsi, les plus beaux talents sont abolis ou avortés. Comme l'a dit si bien quelqu'un, dans des conditions pareilles, on a surtout des fausses touches.

L'art littéraire, comme tous les autres, doit être révolutionnaire ou n'être pas du tout, en ce sens qu'il doit, sous peine de mourir, chercher incessamment toutes les formes du vrai et tous les aspects du beau. S'il se confine aux réalisations et aux leçons du passé, il cesse d'exister. L'homme, image en raccourci de l'infini, ne saurait jamais s'arrêter sur le chemin de sa destinée : il lui faut marcher, marcher sans cesse vers ses merveilleux inconnus. Celui qui lui a mis au cœur la soif de l'infini, le sentiment de l'éternité, lui a donné, par le fait même, le commandement de l'évolution perpétuelle, évolution par le sentiment et par l'esprit, seul élément de distinction sensible entre l'homme et la bête.

C'est à cause de cette nécessité de rénover, de révolutionner, que les hommes souffrent tant dans leur âme et dans leur chair, chaque fois qu'ils ont arrêté sur le chemin de l'infini. Dans cette stagnation, c'est la pourriture qui prévaut, la pestilence des hypocrisies, des servitudes, des persécutions sourdes, des injustices consacrées. La mort ne peut enfanter que la mort. Un peintre mexicain qui a presque du génie a peint, sur les murs d'une bibliothèque des États-Unis, une figure puissante et vraie, bien qu'elle soit macabre : un squelette est couché sur une table, en train d'accoucher. Un autre squelette, tout petit, sort de lui, au milieu d'un tas de vieux bouquins, de livres énormes et antiques, qui ont la prétention de renfermer tout le savoir et toute la sagesse de l'humanité : ce sont les livres des morts, et ce sont ces morts qui veulent gouverner les vivants. Autour du squelette, debout, sont des docteurs, tous cadavériques, dans leur toge de vanité, sous des bécotes ridicules, couvrant des crânes vides. Tous ces cadavres prennent leur rôle au sérieux. Ils sont eux-mêmes entourés de bocaux qui renferment des foetus séchés, pauvres choses inutiles, qui servent, à leur science non moins tautologie.

Cette fresque émouvante par son horreur même représente l'esprit d'une multitude d'humains, non seulement dans la province de Québec, mais dans le monde entier. C'est même cette génération des morts qui est en train, dans divers pays où les tyrannies dictatoriales prétendent régler chaque pensée et chaque sentiment de l'individu, de ramener la civilisation à quelques siècles en arrière. Notre peuple, plus jeune, et qui, au fond, était déjà d'un siècle ou deux en arrière des autres, ne peut que souffrir davantage de ce recul. Son art reste dans le domaine des lointains possibles.

En étudiant les quelques siècles éclatants de l'humanité, on s'aperçoit que les artistes, laissés libres de penser, de sentir et d'agir, ont fait des prodiges. Quelle vie ! Quelle sensualité ! Quel élan vers les sommets ! Quelles révolutions ! Dans l'Inde ancienne, les colonnes et les murs des temples, les pans de montagnes, tout sculptés, expriment toutes les manifestations de la vie avec une réalité, une profusion et une force qui n'ont rien d'égal dans le monde. Cette floraison merveilleuse s'arrête aussitôt que des castes impitoyables aux artistes des règles et des traditions qui contrariaient toute possibilité de création. L'art égyptien ne fut vraiment grand qu'à l'époque où les artistes purent créer eux-mêmes leurs symboles religieux sans avoir à subir des rites effroyablement étroits et rigides. L'ère de l'art grec fut marquée par une liberté sans limites. Avec quelle force, quelle perfection, quelle sens de la vie, on a saisi la beauté des choses, tant dans les colonnes des temples que dans les statues des déesses, et les drames de Sophocle ou d'Euripide.

La Renaissance fut le retour à la sensualité artistique, c'est-à-dire le triomphe des facultés qui mettent l'homme en contact avec la lumière qui vibre et la forme qui frémit. On peut en dire autant des époques moderne et contemporaine. Dans tous les pays où l'artiste est capable, soit en marge de la loi, soit à la faveur d'un régime, de prendre la liberté légitime de se développer et de s'exprimer, de grandes choses naissent inévitablement.

Veut-on un exemple frappant : comparons le Canada et les États-Unis. L'art américain est en train de progresser avec une rapidité telle, depuis quelques années, que le jour n'est pas loin où les États-Unis seront le principal centre de création artistique du monde. Tout à côté est le Canada : ici, nous nous ressentons des snobismes coloniaux et des vieilles traditions fortement assainies de préjugés. On y est enfoncé dans le passé, on n'accouche que de petits squelettes. Là est la vraie raison, peut-être la seule, de notre nullité en art et en lettres. Sans doute, l'école y est pour beaucoup ; mais, avant l'école et dans l'essence même de l'école, on trouve le cadavre. Il faudra inventer la vie pour l'insuffler à l'art.

Jean-Charles HARVEY.

Définitions

DISCOURS. — La parole en habit de cérémonie.
DIVISION. — Une des quatre règles pratiquées en famille.
DOCTEUR. — Un monsieur que les malades font vivre et qui ne fait pas toujours vivre les malades.
DOSSIER. — Lit de repos des affaires urgentes.
DOUTE. — Maladie de foi.
DRAPEAU. — De l'idéal au bout d'un bâton.
DROIT. — Le rêve du bossu.

Littérature féminine

Carnets canadiens

L'universelle réputation de John Buchan ne doit cependant pas reléguer dans l'ombre le talent littéraire de Susan Buchan — lady Tweedsmuir — dont les éditions du Zodiaque viennent de publier *Carnets canadiens*. Cette sympathique grande dame a su saisir l'âme canadienne et l'exprimer — autant qu'on en puisse juger par une traduction — en un style précis, animé, poétique. Elle semble aimer notre pays et ne pas du tout se déplaire en compagnie de Canadiens français.

Le livre se divise en sept parties :
Voici d'abord *Le journal de lady Aylmer*, où l'auteur nous dit avoir puisé l'inspiration des *Carnets canadiens*. Lord Aylmer fut gouverneur du Bas-Canada de 1831 à 1835 ; son épouse a fait du Québec d'alors des descriptions que lady Tweedsmuir se plaît à comparer aux images qu'elle-même en a reçues, à un siècle de distance. Une description de lady Aylmer paraît si belle à Susan Buchan qu'elle ne résiste au plaisir de la citer ; je l'imite :

"L'enchantement d'un splendide coucher de soleil derrière la chaîne de montagnes qui nous fait face, les clochers des églises de Québec, les autres édifices entourés de jardins et de bosquets, avec pour fond de décor le cap Diamant sur un élargissement du fleuve, la jeune lune dansant dans le courant, les navires à l'ancre et ceux qui glissent dans les rayons de lune, tandis que les trompettes de la caserne d'artillerie sonnent le couvre-feu, le canon de neuf heures répété par l'écho dans les montagnes des deux rives, tout cela forme une charmante harmonie visuelle et auditive."

Enfin, lady Tweedsmuir résume ainsi l'impression que lui cause sa lecture : "Les divans en crin, les vases d'albâtre, les robes de Paris, et toute la vie civilisée de Montréal et de Québec, formant contraste avec la splendeur et sauvage forêt voisine, donnent du cachet aux descriptions de lady Aylmer, et lorsque nous fermons son journal, c'est avec un vague sentiment de regret pour la vie d'il y a cent ans."

Viennent ensuite *Les légendes du pays de Québec*, "recueillies et reconstituées, avec une délicate élégance, par M. Marius Barbeau". "Il les a transcrites" dit-elle encore "en un français exquis, avec une touche d'ironie bien propre à charmer ceux qui aiment à voir les extravagances des adultes se refléter dans les imaginations de l'enfance." Elle fait de chaque légende un résumé où transparaît tout le plaisir goûté à la lire. Elle déplore que notre âge de la machine tue les contes de fées et considère que les livres pour la jeunesse racontent d'une façon plate et réaliste les aventures et mésaventures des enfants d'aujourd'hui. Elle termine en disant que "ces contes de fées du Québec lui ont valu de bien bonnes heures. Leur originalité est réellement intéressante, et les tours curieux de la narration sont révélateurs de la tournure d'esprit d'un peuple imaginaire." Elle est fort flatteuse pour M. Barbeau et pour nous : "Le peuple de Québec possède toutes les caractéristiques des bons conteurs. L'humour, le choix du détail significatif, une délicate concision, et cette parfaite clarté dans le récit qui fait partie de son héritage français."

Le printemps au Canada est une description charmante et poétique de notre flore canadienne et de nos parties de sucre. — Ayant vu, dans un couvent de Québec, notre sucre du pays moulu en forme d'une rangée des livres de John Buchan, avec un faucon et un cerf comme appui-livres, cela lui suggère que le dernier mot de l'art d'avant-garde sera peut-être la recherche d'une sculpture non seulement belle, mais aussi comestible.

Lady Tweedsmuir célèbre, dans *La veille de Saint-Agnès*, le charme de nos automnes. Elle le fait même en termes que je ne

La vie littéraire

CE BON THÉOPHILE

Un ami vient de nous prêter le dernier ouvrage du jésuite Théophile Hudon. Il s'agit de *L'Institut Canadien de Montréal et l'Affaire Guibord*. Le bon Théophile est l'un de ces professeurs de rhétorique creuse, affable comme tout pour nos bas bleus en quête de préfaciers indulgents. Autour d'une dizaine de livres, tous plus insignifiants les uns que les autres, notre chroniqueur de bulletins paroissiaux s'est voulu historien et pas le moins du monde banal. Il choisit son sujet après mûres réflexions : il écrira *L'Institut Canadien*. Occasion magnifique de tailler des flèches vengeresses destinées aux ennemis de l'Eglise ! Histoire, autrement dit de se montrer plus catholique que le pape. Notre nouille professionnelle nous rappelle ces badauds qui veulent à tout prix orner le drapeau du Canada français d'un Sacré-Coeur alors que l'emblème du Vatican est complètement nu. Ils confondent assurément vitrail et drapeau. Ça me rappelle aussi ces purs bourgeois dont parle le Pèlerin de l'Absolu, qui auraient le courage d'étrangler avec leurs rosaires s'ils n'avaient peur ; et qui se nettoient les ongles, pendant la Messe, avec la croix du chapelet. Mais revenons à Théophile.

Nous comprenons que l'Histoire exige des historiens la plus stricte impartialité. Or le livre qui nous occupe renverse nos opinions. Les membres de l'Institut Canadien semblent fourbes, menteurs, hypocrites, pervers, anticléricaux, têtes fortes, sans honneur et sans mérite. Les catholiques de l'époque, en revanche, ont de la sainteté et de l'esprit à revendre. Le plaidoyer de Louis Jetté "n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre". Une partialité aussi ridicule nous dégoûte. Monsieur Pierre-Georges Roy, archiviste de la Province déclare "le tout très bien et irréprochable au point des faits historiques". Ces derniers mots sont à retenir. Le glorieux Omer, ce pur d'entre les purs a écrit une préface qui ne veut pas dire grand-chose ; tout juste pour laisser apercevoir qu'il se trouve en bonne compagnie.

Nous savons que les membres de l'Institut Canadien allaient trop loin dans la voie de l'Indépendance et de la Liberté. Qu'on aille pas nous reprocher de partager leurs idées, parce que ce serait faux. Nous voulons tout simplement l'impartialité chez les historiens. Nous reprochons à ce bon, ce pur, ce glorieux Théophile de manquer de la plus élémentaire charité chrétienne. Un autre écri-

puis ne pas trouver un peu excessifs : "Je voudrais pouvoir rassembler tous ceux dans le monde qui ont soif de belles couleurs, et les amener à cette fête des couleurs, la plus belle de l'univers. Mais peut-être serait-ce dangereux ; ils pourraient mourir de cet excès de beauté."

Nous trouvons, dans *Les saisons au Canada* une très jolie description de l'hiver (en décembre, pour préciser) : "Le firmament est d'un bleu-turquoise uniforme — le bleu de la robe de la Vierge-Marie. Les ombres sur la neige sont bleues elles aussi, mais elles ressemblent davantage au bleu-poudre d'un vase de Chine. Quand le soleil brille, elles prennent la couleur des violettes. La neige se pose toute seule, mais le vent la dispose en formes capricieuses..."

Le petit manoir est une étrange histoire, sans commentaire, et qui peut laisser croire aux fantômes.

Enfin, *Après-midi de décembre en Angleterre* est un récit tout simple... une description presque... typiquement dans le ton anglais, d'une rêverie mélancolique et douce.

Ouvrages courtes, d'une émotion délicate, les sept pièces des *Carnets canadiens* ne manquent ni d'intérêt ni de charme.
Alice GUAY

vain à écrit sur le même sujet. Nous voulons parler de l'abbé Lionel Groulx, un vrai prétre celui-là. Il apporte des preuves non moins convaincantes qui justifient ses opinions. Dans *Notre Maître, le Passé*, il avoue que c'est avec un sentiment de profonde mélancolie que l'on en (de ce mouvement de jeunesse) suit la trace, à travers la vie canadienne. On discerne bien, en effet, qu'il va laisser derrière soi, de jeunes énergies fourvoyées et gaspillées, de querelles infécondes et infécondes, d'idées malsaines et lentes à s'éteindre." page 232.

Chez ce bon Théophile, aucune mélancolie, aucune tristesse ; mais la joie sadique de traîner les gens dans la boue.

Son style est généralement pauvre. En tentant l'analyse est perte de temps et d'espace. Citons seulement une ligne : "... les charades écrites de Nelligan". Dieu que c'est bête un homme de lettres quand ça veut, Nelligan, malgré ses défauts, dépasse tous nos poètes. Une affirmation aussi dérisoire vous juge un homme pour le reste de sa vie. Il faut noter en plus que ce bon jésuite se reconnaît de l'esprit et qu'il en met partout. "L'esprit qu'on veut avoir, gâche celui qu'on a."

Que personne ne prenne cet article comme un plaidoyer en faveur de l'Institut Canadien. Nous voulons tout simplement dénoncer le mauvais historien.

Que les crétins ne nous accusent pas d'être anticléricaux parce que nous critiquons un auteur, qui, par hasard, n'est pas un laïque. Nous ne sommes ni cléricaux ni anticléricaux. Le Léon Bloy de Valdombre nous le défend.

Maurice LAPORTE

L'Europe livrée...

(Suite de la 1ère page)

est malheureux que la scission qui a menacé le cabinet n'ait provoqué sa chute...

En France — malgré la perspective de trois voisins fascistes, advenant une victoire de Franco — en dépit de l'écrasement de tout le système d'alliance d'après guerre, à cause de la progression fasciste en Europe centrale — et bien que l'influence italienne en Espagne mette en danger l'empire colonial français — les éléments de droite, de plus en plus antirépublicains, antidémocrates et antifrançais, ont refusé de donner au gouvernement l'appui unanime qu'il réclamait — appui que Blum était prêt à payer pourtant, de bien des concessions. Il n'empêche que, solide plus que jamais, le Front populaire a écrasé ses adversaires par un vote de 369 à 196. On peut s'attendre à une politique française de prudence et de fermeté. Il est à regretter, cependant, que les mesquineries des conservateurs aient empêché l'union de tous les Français devant le péril étranger. En face d'une Angleterre hésitante et par trop sympathique aux pouvoirs dictatoriaux, Paris doit se tourner résolument vers Moscou, et collaborer plus que jamais avec l'immense Russie pour maintenir la paix ou gagner la guerre.

La Tchécoslovaquie doit de même adhérer à ses alliances russe et française, quelque effort que tente l'Allemagne pour l'en éloigner. Le premier point cédé à Hitler en ce domaine marquera le prélude de sa disparition comme Etat indépendant.

REDACTION ET ADMINISTRATION

263, rue Sainte-Catherine est, Montréal.
Téléphone : PLATEAU 8471-8472

Administrateur : REAL ROUSSEAU

Secrétaire de la Rédaction, E.-Ch. HAMEL

On est prié d'envoyer toute correspondance à la case 80, Station "N" en mentionnant sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Administration) auquel on veut s'adresser.

Lectures de fin de semaine

"La crise de la conscience européenne" (1680-1715), ouvrage en trois volumes par M. Paul Hazard, professeur au Collège de France — chez Boivin, à Paris.

Voici, à coup sûr, un essai important, un ouvrage lumineux, puissant, et qui dirige un faisceau de vives clartés sur un moment crucial de l'histoire idéologique de la civilisation d'Occident. Nous avons l'habitude de considérer le XVIIIe siècle, comme l'époque par excellence de l'ordre et de l'autorité en Europe. La France exerce sur la civilisation l'hégémonie spirituelle. Or, la France du temps, c'est Louis XIV, le Roi Soleil, autour duquel gravite la brillante constellation des illustres écrivains français : Racine, Molière, Boileau, Bossuet ; la France du temps c'est Versailles, ses palais et ses jardins d'une ordonnance magnifique. Puis, une scission brutale, mal explicable : le Roi Soleil disparaît de l'horizon, Bossuet meurt, les grands écrivains, ayant donné leur moisson de chefs-d'œuvre, descendent au tombeau. Sans transition, semble-t-il, la licence succède à l'autorité, l'anarchie remplace l'ordre souverain. Du XVIIIe siècle finissant au dix-huitième qui commence, il y a toute la différence apparente d'un jardin de Le Nôtre à un jardin anglais... Ce brusque passage de la discipline à la révolte, de l'ordre à l'anarchie déconcerte. Comment se fait-il que cette merveilleuse mécanique se soit si vite détraquée ? Comment se fait-il que la parfaite harmonie d'hier enfante la cacophonie de demain ?

M. Paul Hazard nous l'explique dans un travail de plus de 700 pages. Ouvrage d'érudition et d'exposition pure : l'essayiste ne prend pas parti, il ne blâme ni ne loue. Il ne combat point, il ne polémise pas ; il expose avec sérénité, il analyse, il examine, il cite largement, il ne se livre à aucune affirmation gratuite. S'il a des préférences personnelles (et il en a sûrement) il leur impose silence. Il n'a qu'un seul désir : instruire ses lecteurs, leur éclairer un moment capital et obscur de la conscience européenne.

Le premier tome de l'ouvrage comprend 317 pages de texte. Il se divise en deux grandes parties : 1) Les grands changements psychologiques. (cinq chapitres) ; 2) Contre les croyances traditionnelles. (six chapitres). Une courte préface définit le dessein de l'auteur. J'en extrais une page qui me paraît résumer avec un bonheur particulier l'esprit et le contenu de tout l'essai : "Trente-cinq années de la vie intellectuelle de l'Europe, qu'il est impossible de découper dans le temps sans tenir compte des années qui les ont suivies, et plus encore de celles qui les ont

précédées ; des années où l'on fit comparaitre l'homme lui-même, pour lui redemander s'il était né innocent ou coupable, s'il voulait parler sur le présent ou sur l'éternité ; des idées si vivaces, munies d'une telle force agressive ou défensive, que cet autrefois n'a pas cessé d'agir, et que dans notre façon de poser les problèmes religieux, philosophiques, politiques, sociaux, nous continuons pour une part ces grandes querelles inépuisables ; des œuvres massives et denses, écrites avec une prodigieuse singularité par des gens qui se souciaient moins de la perfection de la forme que de l'efficacité et de l'abondance de leurs arguments ; des œuvres abstruses, théologiques, philosophiques ; des rapports nombreux de pays à pays, des passages, des contagions, des influences, des phénomènes qui paraissent inexplicables dans leur milieu local, et qu'il fallait faire rentrer dans l'atmosphère européenne pour les pouvoir comprendre ; des orientations à trouver dans ce paysage montagneux, des lignes de faite, des routes et des sentiers ; des caractères à dessiner, des physiognomies à saisir dans leurs traits familiers, dans leur colère ou dans leur sourire : c'était, à n'en pas douter, une lourde entreprise. Nous ne nous excuserons pas de l'avoir tentée." (pp. V et VI).

En raccourci, le XVIIIe siècle représente l'esprit classique. Image d'Épinal, commode, grossière, qui n'exprime que la surface de la réalité. Sous la belle façade, plaisante au regard et inébranlable, croiraient, de secrètes forces de destruction travaillant depuis longtemps ; elles minent l'édifice par le dedans. Lorsque tout croulera presque subitement, seuls les gens d'esprit superficiel ne comprendront rien et s'étonneront parce qu'ils n'auront pas vu le dynamisme latent sous l'apparence statique.

"Le souhait de l'âge classique", dit M. Paul Hazard, c'est : "Demeurer ; éviter tout changement, qui risquerait de détruire un équilibre miraculeux." (p. 3) Il ajoute : "L'esprit classique, en sa force, aime la stabilité : il voudrait être la stabilité même. Après la Renaissance et la Réforme, grandes aventures, est venue l'époque du reculetement. On a soustrait la politique, la religion, la société, l'art, aux discussions interminables, à la critique insatiable ; le pauvre navire humain a trouvé le port ; puisse-t-il y rester longtemps, y rester toujours ! L'ordre règne dans la vie : pourquoi tenter, en dehors du système clos qu'on a reconnu pour excellent, des expériences qui remettraient tout en cause ?" (pp. 3 et 4). Ce "pourquoi" constitue précisément l'erreur de l'esprit classique, révèle son manque de psychologie. Pourquoi l'homme, dans un état ordonné, relativement heureux, désire-t-il changer d'état, tenter des expériences dont les résultats seront peut-être funestes ? Pourquoi ? Parce que l'homme est un animal essentiellement insatisfait, sans cesse en quête de nouveauté, qu'il aime l'aventure, le risque, bref, qu'il aime la vie et le mouvement. C'est là toute la grandeur et toute la misère de l'animal humain. Un esprit peut se dénommer classique s'il le veut, proposer de sages

règles. Il est possible qu'une autorité extérieure impose ces règles aux hommes pour un temps plus ou moins long. Un moment viendra où les hommes, dont le fond de la nature est insatisfaction et Orgueil, s'insurgeront contre les disciplines. Ils passeront de la stabilité au mouvement. Les hommes du XVIIe siècle ont beaucoup voyagé. Ils ont parcouru l'Amérique, la Chine, l'Égypte, le Siam, la Perse. Ils ont découvert des formes de vie différentes de la forme de vie européenne. Plusieurs ont écrit des relations, des ouvrages pour démontrer la supériorité de celles-là sur celle-ci. Ces ouvrages, sortes de récits-critiques, se sont répandus en Europe, ont provoqué la curiosité des esprits, inspiré le goût des changements, ouvert sur la connaissance de l'homme et sur ses modes de vivre des perspectives nouvelles. Par comparaison, l'ordre de choses régnant à Paris moins bon, susceptible de modifications. Ces narrations, émaillées de critiques de la civilisation européenne et d'apologies des mœurs exotiques, ont surtout montré que la critique était possible, qu'il fallait détruire pour rebâtir plus beau. L'esprit humain prend conscience qu'en acceptant passivement des formes immuables, il s'ankylose et déperit. Et M. Paul Hazard note : "Voyager : ce fut pas encore chercher d'éblouissantes images, promener sous des cieux divers une sensibilité avide de saisir ses propres altérations. Ce fut, du moins, comparer les mœurs, les principes, les philosophies, les religions ; arriver au sens du relatif ; opposer ; douter." (...) "Lire les récits de voyages, ce fut s'éveiller, ce fut passer de la stabilité d'esprit au mouvement. Que d'idées, timides ou parvenues, furent excitées par la connaissance de l'empire de la Chine ou du royaume du Grand Mogol !" (p. 36).

Eveillé, le sens critique ne s'arrêtera plus, s'attaquera au passé et au présent. La rébellion interne croît dans la mesure où l'autorité extérieure est plus rigide. Tout ce qui, sous des dehors résignés, fermentait d'esprit révolutionnaire, se donne enfin libre cours, explose. Le torrent impétueux n'épargnera rien : toutes les digues vont sauter.

L'esprit critique, l'esprit de scepticisme corrode d'abord les certitudes historiques (ou ce que l'on considérait comme tel) sur l'Antiquité et sur les Anciens. La France, l'Europe, officiellement étaient chrétiennes. Elles acceptaient l'histoire d'après l'Ancien et le Nouveau Testament, d'après l'Histoire Sainte. Les chronologistes et les érudits, dont les recherches et les solutions s'infirmaient les unes les autres, introduisaient le doute dans l'ensemble historique édifié d'après l'Histoire Sainte. On en vint à se demander : "Qu'est-ce que l'histoire ?" à répondre : "Un amas de fables, quand elle raconte l'origine des nations ; et ensuite, un amas d'erreurs." (pp. 66-67).

L'essai de M. Paul Hazard avance lentement, avec prudence, en s'appuyant toujours sur de nombreuses citations tirées des auteurs les plus divers. Successivement, il étudie le passage de l'hégémonie intellectuelle du midi au nord de l'Europe, à la page 73 ; l'hégémonie intellec-

tuelle avait toujours été un bien de famille ; elle ne sortait pas de la latinité. L'Italie l'avait exercé au temps de la Renaissance ; puis l'Espagne avait eu son siècle d'or ; et la France, enfin, venait de recueillir l'héritage." Et, à la page 82 : "Or, peu de temps après que la France a établi cet empire, une rivale apparaît ; et cette rivale, chose inouïe, est une puissance du nord." Il s'agit de l'Angleterre. Puis les idées anglaises émigrèrent en Allemagne et en Hollande. En matière religieuse, c'est le passage de l'orthodoxie à l'hétérodoxie. Enfin, pour clore la partie des "grands changements psychologiques", M. Paul Hazard consacre un chapitre entier à Pierre Bayle. D'abord il brosse un portrait du personnage puis il analyse ses idées qui ont eu sur l'époque un retentissement étendu et profond. C'est surtout par son fameux "Dictionnaire" que Pierre Bayle a exercé une influence. Voici comment il précise lui-même l'esprit de cet ouvrage : "Environ le mois de décembre 1690, je formai le dessein de composer un dictionnaire critique, qui contiendrait un recueil des fautes qui ont été faites, tant par ceux qui ont fait des dictionnaires que par d'autres écrivains, et qui réduirait sous chaque nom d'homme ou de ville les fautes concernant cet homme ou cette ville." (p. 140). Ce dessein que Bayle a exécuté n'a pas peu contribué à répandre le goût de l'examen, de la critique, de la destruction. Dans tous les domaines de la pensée et de l'histoire, on s'est inspiré plus ou moins directement de la méthode analytique de Descartes.

Cette méthode aiguë d'analyse va maintenant inspirer ceux qui s'attaquent aux "croyances traditionnelles : les rationalistes, les négateurs du miracle, les exégètes de la Bible.

"Elle entraînait en jeu, la Raison agressive ; elle voulait examiner non pas seulement Aristote, mais quiconque avait pensé, quiconque avait écrit ; elle prétendait faire table rase de toutes les erreurs passées, et recommencer la vie. Elle n'était pas une inconnue, puisqu'on l'avait toujours invoquée, dans tous les temps ; mais elle se présentait avec une face nouvelle." (p. 157). On peut dire, sans crainte de se tromper que c'est un Français, Descartes, qui a donné à la Raison cette face nouvelle. Ce n'est pas la partie constructive de la philosophie de Descartes qui a marqué profondément le monde moderne. Mais l'influence secrète de sa méthode d'analyse est incommensurable. Un grand nombre de personnes sont cartésiennes sans le savoir. Il a eu des adversaires qui, tout compte fait, n'étaient que ses disciples. Spinoza, austère philosophe, s'inspire de lui, et le libérin Saint-Evremond. Fontenelle lui rend hommage et Richard Simon, célèbre exégète biblique, applique dans ses recherches minutieuses sa méthode analytique.

Je ne puis résumer, faute d'espace, les chapitres d'un intérêt inédit et bourrés de renseignements que M. Hazard consacre à l'étude des rationalistes, des négateurs du miracle et des exégètes bibliques. Je voudrais du moins dire un mot des deux derniers chapitres : "Bossuet et ses com-

bats" (chapitre IV), "La faillite de l'union des Églises" (chapitre V).

Le portrait que M. Hazard esquisse de Bossuet est vraiment beau et émouvant. Nous avons de Bossuet, "l'aigle de Meaux", une idée conventionnelle, incomplète. Au Bossuet glorieux, triomphant, drapé dans la majesté d'une prose souveraine, M. Hazard oppose un autre Bossuet, militant, harcelé par d'innombrables ennemis, finalement humilié, presque vaincu. Et ce second Bossuet, pour être plus inconnu que le premier, n'est pas moins réel. Bossuet fut le théologien et le défenseur de l'orthodoxie de la foi du Grand Siècle à son déclin. Il a été à la théologie ce que Louis XIV a été à la politique. Les luttes qu'il a soutenues contre des adversaires nombreux, qui allaient la subtilité à la ténacité, ne se comptent pas. La somme de travail qu'il a fournie dépasse l'imaginaire. Et on ne saurait croire que c'était un géant qui se battait contre une armée de pygmées. S'il y eut bien des moucheron pour énerver ce lion, il trouva aussi un adversaire digne de sa valeur : Leibniz. Leibniz n'est pas une personnalité médiocre, ni une âme basse. Entre Bossuet et lui, on peut prendre parti pour celui-ci contre celui-là mais on est bien forcé d'estimer et d'admirer le dernier à l'égard du premier. Chacun de leur côté, Bossuet et Leibniz ont causé un grand et noble rêve, chimérique sans doute mais qui révélait des esprits et des cœurs d'élite : le rêve de l'union des Églises catholiques et protestantes, rameaux toutes deux de l'arbre chrétien scindé par la Réforme luthérienne. Il y eut entre ces deux hommes un échange de volumineuse correspondance, une tentative de réconciliation qui honore l'humanité. A certains moments (M. Hazard nous le montre) l'accord semblait possible, en bonne voie de s'accomplir. Mais ni Bossuet ni Leibniz n'ont pu céder sur les principes essentiels. Cette intransigence eut été détestable si elle eût résulté de l'orgueil. Mais elle n'était que de la fermeté des principes. Et nous sommes bien contraints de l'estimer admirable chez l'un et l'autre adversaires...

Nous sommes parvenus à un moment où M. Hazard peut se résumer et conclure : "Cependant l'Europe n'aime pas les ruines ; elle ne les tolérera jamais que par une fantaisie provisoire, pour en faire l'ornement de ses jardins ; encore ne serviront-elles qu'à marquer, par contraste, l'état des arbres et la vie frémissante des florissances." (p. 316). Les périodes de crise comprennent toujours deux temps : un premier d'affaiblissement ou de destruction, un deuxième de reprise et de reconstruction.

En été, aux heures matinales d'une nuit d'étoiles et de sérénité, un bruyant et violent orage se forme parfois et éclate. Pour l'instant l'aube se lève, le soleil monte dans un azur purifié et brillant. Et il épanche sa chaleur bienfaisante, sa lumière dorée... jusqu'à l'écroulement. Le rythme de l'histoire des idées, qui est l'histoire supérieure des hommes, ne semble pas très différent.

Hugues BERGERET

THÉÂTRES, LETTRES ET ARTS

LA SCÈNE et L'ÉCRAN

"Les Anges Noirs"

(AU ST-DENIS)
C'est un film d'une intense émotion dramatique que *Les Anges Noirs*. Le public aura le plaisir d'y retrouver des vedettes aimées qu'il n'avait pas revues depuis quelques temps: le puissant et sobre acteur Henri Rollan qui trouve ici l'un de ses plus beaux rôles; Florelle, qui réunit une composition remarquable. Ces artistes sont bien supportés par une distribution homogène comprenant l'excellent Suzy Prim et le toujours comique Charpin. L'intérêt se maintient tout au long du film, qui bénéficie d'une mise en scène tout à fait au point.
Comme second film à l'affiche: *A Venise une nuit*, avec Elvire Popesco, Albert Préjean et Roger Karl.

"Radio City Revels"

(AU PRINCEPS)
Chacun devrait trouver dans cette comédie musicale de quoi s'amuser. C'est une véritable mine d'idées, en ce genre. Excellente comédie, le film vaut encore par sa musique, ses chansons, ses danses. Voici quelques mots de l'histoire: Jack Oakie, compositeur de chansons dont la muse est en grève, en est réduit, avec son copain Milton Berle, à donner des leçons de composition de chansons par correspondance. Ils n'ont qu'un élève, Bob Burns, qui centralise sur lui l'action lorsqu'il arrive à New-York. Oakie découvre que Burns, qui, éveillé, n'a aucun talent, compose, lorsqu'il dort de splendides "hit tunes". Il fait passer pour un temps l'inspiration du somnambule pour la sienne, jusqu'au jour où tout est découvert par Helen Broderick, ce qui n'empêche pas que tout se termine le mieux du monde.
En programme double: *Everybody's Doing It*, avec Sally Eilers et Preston Foster.

"Irène Bordoni"

(AU LOEW'S)
Pour faire suite au beau succès remporté par Jean Clément, le théâtre Loew's présentera sur la scène, au cours de la prochaine semaine, Irène Bordoni, fameuse étoile parissienne de la scène, de la radio et de l'écran.
Sur l'écran, on verra *Penitentiary*, un

drame épopéique qui a pour protagonistes Walter Connolly, John Howard, Jean Parker et Robert Barrat. On y voit s'épanouir, dans l'enfer du pénitencier, l'idylle d'un jeune prisonnier accusé de meurtre et de la fille d'un gélier.

Aussi: *No Time to Marry*, avec Richard Arlen, Mary Astor et Lionel Stander.

"Samson" en 2e semaine

(AU CINEMA DE PARIS)
Comme il fallait s'y attendre, le film tiré de la pièce de Bernstein, *Samson*, est maintenu à l'affiche. La puissance d'Harry Baur, le jeu sobre de Gaby Morlay sont les grands facteurs du succès de cette production. Ceux qui ont déjà vu jouer à Montréal, la pièce *Samson*, soit par Mme Dorziat et Georges Maury, soit — plus récemment — par Germaine Géranne et Charles Chautenn, ne devraient pas manquer le film, quand ce ne serait que pour comparer l'interprétation.

"Snow White" en 5e semaine

(AU PALACE)
Eh oui! La charmante Blanche-Neige et ses amis demeurent une autre semaine à l'écran du Palace. Peut-on s'en étonner, devant la perfection du film, l'excellence de la technique, la beauté des décors et l'intérêt de cette histoire ingénue?

"A Yank at Oxford"

(AU CAPITOL)
C'est l'histoire d'un jeune athlète qui fréquente un petit collège du Midwest américain et qui gagne une bourse pour aller étudier au Cardinal College, à Oxford. Ses exploits sportifs lui permettent de triompher de bien des difficultés, qui alimentent tout au long l'intérêt du film, et il finit par être le héros de la victoire de son Université sur celle de Cambridge, dans la course classique disputée sur la Tamise. Une charmante idylle ajoute à l'agrément de la production.
Robert Taylor, Lionel Barrymore et Maureen O'Sullivan se partagent les honneurs du film, bien secondés par Vivien Leigh, Edmund Gwenn, Griffith Jones et plusieurs autres.

Wagner à la Matinée Symphonique

Samedi, le 19 mars, à trois heures de l'après-midi avait lieu la sixième matinée d'initiation à la musique symphonique. Le programme était entièrement consacré à Wagner.

Après l'exécution du "God Save the King", M. Pelletier fit remarquer que nous n'apportons pas toujours autant de respect et de recueillement que les autres nations à l'audition de cette hymne et demanda de faire plus que de l'écouter: de le chanter.

En termes clairs — et souvent amusants — se mettant bien à la portée de toutes les jeunes intelligences, il parla de Wagner, du mystère entourant sa vie, de son oeuvre merveilleuse et unique; il expliqua et illustra abondamment, à l'aide de l'orchestre, les airs différents thèmes des pièces au programme: l'air du feu... du dragon... du géant... extraits des opéras "Siegfried", "La Walkyrie", l'ouverture de Tannhäuser... le prélude de Lohengrin.

M. Pelletier exprima le regret de nous voir privés d'une vaste salle qui nous permettrait d'entendre et de voir jouer les opéras de Wagner, car, a-t-il ajouté, il faut voir les opéras! L'unité de la voix et les décors forment un tout, une oeuvre complète et c'est une lacune à notre éducation artistique que d'en être privés.

Notre brillant chef d'orchestre avait réservé une double surprise à son auditoire: il présente comme solistes Mme Rose Hampton et M. Stassevitch. La première chanta l'"Ave Maria" de Schubert; le second joua la méditation de "Thais" ainsi qu'un air de Kreisler. Ces artistes furent longuement ovationnés. M. Pelletier les accompagnait lui-même au piano.

La date du prochain concert est remise et sera annoncée dans les journaux. — A. G.

Bal anniversaire de Vimy

Le samedi 9 avril prochain étant le 21ème anniversaire de l'éclatante victoire des troupes canadiennes à Vimy, la Légion Canadienne célébrera cet événement historique par un grand bal de gala sous les auspices de la section Mont-Royal (No 65) à l'arsenal des Fusiliers Mont-Royal, 3721 Henri-Julien, sous la présidence honorifique du Lieut-Col. Henri Des Rosiers, DSO, VD, ADC.

Le Lieut-Col. Georges LeBel, VD, président de la Section Mont-Royal, nous informe qu'il a nommé monsieur Adélard Gagnon chef de l'organisation du bal annuel qui est au profit des oeuvres de la section Mont-Royal en faveur de nos vétérans de langue française.

L'organisation réserve des surprises agréables à ses bienfaiteurs car plusieurs artistes distingués ont gracieusement promis leur concours pour encourager cette entreprise charitable. Informations à Harbour 0878.

(Communiqué)

Aux Concerts Symphoniques La saison finit en beauté avec Ravel

C'était le dernier concert régulier de leur quatrième saison que présentaient vendredi soir, 18 mars, les Concerts Symphoniques. Le programme ne manquait d'éclectisme ni d'équilibre. On lui a fait ailleurs ce seul reproche de pêcher par excès de richesse, ce qui — en notre province — serait plutôt louable... Je me permets de lui trouver quelque autre faiblesse...

Ainsi, il a fallu la virtuosité de Paul Stassevitch, tout l'enchantement qu'il tirait de son instrument merveilleux — authentique Stradivarius — pour conférer au concerto d'Elgar l'intérêt qu'on y a pris. Le compositeur anglais Edward Elgar manque d'originalité et de puissance; c'est un amateur de vieux clichés qui semble avoir du goût pour les machines sonores où l'effet se passe d'intelligence et de sentiment. Le premier mouvement était désespérément long; il est au mérite de M. Stassevitch de lui avoir donné jusqu'au bout quelque charme. L'excellent violoniste a réussi, à force d'art, à faire de l'Andante une chose exquise.

Le concert débutait par l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*. Cette pièce de Mendelssohn garde une fraîcheur, une grâce légère qui en rend toujours agréable l'audition... Qu'elle apparaisse si fréquemment immédiatement avant la superbe Cinquième de Beethoven!

Cette symphonie, qui prit trois ans à son créateur, est l'une des plus belles qui soient. Elle appartient maintenant au répertoire de l'orchestre des Concerts Symphoniques, qui l'interprétait pour la troisième fois à ma connaissance. C'est dire que les musiciens la possèdent admirablement. M. Pelletier a su leur faire rendre dans toute sa beauté, avec une rare perfection, cette oeuvre magistrale.

Le *Cygne de Tuonela*, poème symphonique inspiré par la mythologie finnoise, n'est-ce pas — de beaucoup — ce que Sibelius a fait de mieux. Il fut bien rendu, encore qu'il y ait à faire quelque réserve quant aux cuivres... C'est le point faible de l'orchestre; plusieurs pièces, à date, (on se rappelle encore le *Bohémien* de Ravel, il y a trois ans) ont été écorchées par les cuivres... Il y a à améliorer nécessairement. Des bois plus nombreux sont également à souhaiter. Les cordes ont maintenant atteint une qualité plus que satisfaisante.

Elles l'ont prouvé dans la dernière pièce au programme — l'éblouissante suite *Daphnis et Chloé*. Il aurait suffi de cette composition de Ravel et de la symphonie de Beethoven pour constituer le plus beau concert désirable. Le regrettable maître français affirme en cette oeuvre transcendant son autorité sur la musique moderne. L'orchestre tout entier est devenu pour Wilfrid Pelletier un instrument dont il a joué avec un art, une science et une habileté accomplie. Les pages de *Daphnis et Chloé* abondent en difficultés que cet intelligent directeur a su toutes surmonter. Il étonne même un peu qu'il soit parvenu à donner de cette suite pour orchestre l'excellente interprétation que nous avons entendue, alors que l'orchestre s'attaquait pour la première fois à cette forte composition. Il a fait preuve d'une maîtrise que nous ne saurions trop applaudir.

Une fin de saison aussi brillante permet pour l'an prochain bien des espoirs. M. Pelletier n'est pas homme à nous décevoir.

E.-Ch. HAMEL

LES SPECTACLES

MONTREAL

Capitol: "A Yank at Oxford".
Cinéma de Paris: "Samson", 21ème semaine.
Impérial: "Every day's a holiday".
Loew's: "Penitentiary", "No time to marry"; sur la scène: Irène Bordoni, célèbre comédienne.
Orpheum: "52nd Street", "When Thief meets Thief", 21ème semaine.
Palace: "Snow White and the seven dwarfs", 51ème semaine.
Princes: "Radio City Revels", "Everybody's doing it".
Saint-Denis: "Les Anges Noirs", "A Venise une nuit".
Beaubien: "Nitchew", "Scandale aux Galeries".

QUEBEC

Cinéma de Paris: "Le Messager", "La Peau d'un Autre".
Canadien: "L'île des Veuves", "Monsieur Personne".
Victoria: "Mirages", "La Fessée".

SHERBROOKE

Cinéma de Paris: "Les Hommes Nouveaux", "Un Soir à Marseille".

TROIS-RIVIERES

Cinéma de Paris: "La Bataille Silencieuse", "Le Mari de la Reine".

ST-JEROME

Rex: "La Grande Illusion", "Au Pays du Soleil".

ST-HYACINTHE

Corona: "Les Réprouvés", "Porto Veine"; sur la scène: JEAN CLEMENT.

THEATRES ET CONCERTS

Monument National: "Fridolin" en matinée, 24 et 26; "Coups de Roulis", 24 au 27.

HOTELS

Windsor
Ritz-Carlton
Mont-Royal
Queens
Pennsylvania
La Salle
Ford

A QUEBEC

Korhala
Clarendon
Le Château Frontenac
Hôtel St-Louis
Hôtel St-Roch
Hôtel Montcalm

A TROIS-PISTOLES

Hôtel Victoria

RESTAURANTS

Chez Stien, 505 est, rue Dorchester.
Chez Pierre, 1263, rue Labelle.
Chez Ernest, 1500, rue Drummond.
Café Martz, 1521, rue de la Montagne.
Café St-Jacques, 415 est, rue Ste-Catherine.
Roma, 1429, rue Crescent.
Krausman's Lorraine Grill, 1197, carré Phillips.
Café Paul, 52 ouest, rue St-Jacques.
Au Lutin, 753, St-Grégoire.
Dinty Moore's, 1236 ouest, Ste-Catherine.
Emil's Steak-Chop House, 1128 ouest, Ste-Catherine.
Diana Grill Restaurant, 1108 ouest, Ste-Catherine.
Hoffbrau, 1192 ouest, Ste-Catherine.
Venus Grill, 970 ouest, Ste-Catherine.
Geracino, 414 est, Ste-Catherine.

CLUBS

Piccadilly
Terrasse Normandie, Hôtel Mc-Royal
Café Maurice
Embassy Cabaret
Samovar
Tic-Toc
Corona Bar
Club Versailles

CINEMA DE PARIS

21ème SEMAINE

HARRY DAUR

dans

"SAMSON"

avec

GABY MORLAY

SAINT-DENIS

Henri Rollan dans

"LES ANGES NOIRS"

avec

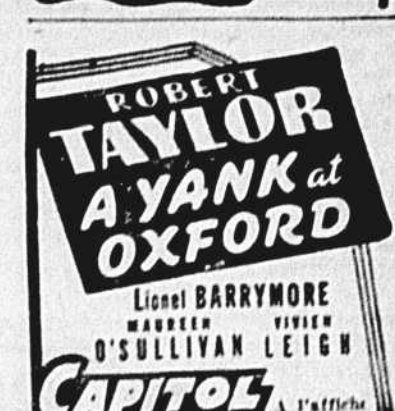
Suzy Prim, Florelle, Charpin

en programme double

"A VENISE UNE NUIT"

avec

Elvire Popesco et Albert Préjean



CHRONIQUE RADIOPHONIQUE

RONDIN ET ENCENSOIR

Quel poste de radio rendra un hommage convenable à la mémoire de d'Annunzio? Pas CHLP, sûrement. CKAC! Peu probable. CBF! Peut-être.

Le chanteur qui remplacera Jean Clément montera en GRADU.

Quand l'Espagne sera devenue italienne, Mussolini décorera M. L.-P. Hébert pour sa belle propagande fasciste des "Mains Rouges".

La cérémonie sera directement diffusée des salles de rédaction de "L'Illustration Nouvelle". MM. Arcand et Dutilleul feront les discours de circonstance.

Mon cher Valdomiro, c'est par admiration anticipée que j'ai été indiscret. Ne m'en veuillez pas trop.

On nous assure que le commissaire Maigret sera le sérieux émule de l'inspecteur Gaimard.

A la radio, on atténue le caractère CHOQUATIF des mots "amant et maîtresse" par les euphémismes "ami ou cavalier", "amie ou blonde". C'est un peu imprécis, mais ça ne donne pas de "mauvaises pensées".

On entend souvent à CKAC une voix meuglante qui nous entretient de "cou-é-rative". On trouve que j'exagère lorsque je dis qu'on annonce et qu'on chante comme des veaux à la radio.

Depuis qu'on traite de "Créateur de la Chanson Française en Afrique", Roméo Mousseau ne va plus jouer dans la cour de Fridolin.

La prochaine émission des "Maîtres de la Musique" sera consacrée à Gabriel Fauré.

LES EMISSIONS QUE NOS LECTEURS PREFERENT

"Le Gala de la Salle Paroissiale" (CKAC)	311
"813" Arsène Lupin (CBF) Paul L'Anglais	337
"Le Curé du Village" (CKAC) Robert Choquette	335
"La Rue Principale" (CKAC) Eddy Beaudry	297
"Rions ensemble" (CBF) Claude Robillard	290
"Le Magasin Général" (CBF) Paul L'Anglais	247
"Les Maîtres de la Musique" (CBF)	214
"Chantons en Chœur" (CKAC)	229
"Le Carrousel de la Galette" (CKAC) Gratien Gellinas	203
"En Roulant ma Boule" (CBF) Guy Mauffette	191
"A Bâtons Rompus" (CKAC) Eddy Beaudry	183
"La Jeune Fédérative Canadienne" (CBF)	169
"Jason et Josette" (CKAC) Paul L'Anglais	147
"Radio-Encyclopédie" (CKAC)	137
"L'Heure Provinciale" (CKAC) Henri Letondal	129
"Les Fureurs d'un Furiste" (CBF) Paul Morin	92
"Maurice Zilber" (CBF)	48

RADIO-CONCOURS

24 mars, 1938.

Adressez à
MICRO-SCOME,
a.s. "Le Jour",
263 est, rue Ste-Catherine,
Montréal.

La meilleure émission est: . . .

COUPON — RADIO-CONCOURS

La meilleure émission

signé

adresse

NOTRE RADIO-CONCOURS



Pour ceux qui auraient oublié ou ignoreraient les conditions pour participer à notre Concours Radiophonique nous republions les deux paragraphes qui, au début, les résumaient.

Tous les radiophiles sont invités à prendre part à ce concours; la seule condition pour y participer est d'écrire une lettre donnant en détail les raisons qui militent en faveur de telle ou telle émission. Les lettres accompagnées du coupon d'admission concourront pour cinq votes; chaque coupon supplémentaire vaudra un vote.

Il n'est pas nécessaire d'écrire une lettre pour accompagner ledit coupon, mais il serait préférable de connaître par écrit les raisons que le lecteur donne pour préférer une émission à une autre.

Il faut bien comprendre qu'il s'agit ici de deux concours l'un dans l'autre: a) pour les trois meilleures émissions; b) pour les six meilleures lettres.

Il va s'en dire que ceux qui ne voteront qu'au moyen du coupon ne peuvent pas participer au concours "des meilleures lettres", mais contribueront à augmenter le nombre de votes que reçoit leur émission favorite.

Aux lecteurs qui nous auront fait parvenir les six meilleures lettres, "LE JOUR" donnera trois prix en argent (\$15.00 — \$10.00 — \$5.00) ainsi que trois abonnements d'un an à notre hebdomadaire.

Rappelons que l'émission ayant reçu le plus de suffrages recevra une médaille de bronze remise à son auteur ou metteur en ondes par Micro-Scome lui-même au studio d'où est diffusé le programme.

Les deux autres émissions jouiront d'une mention honorable dans "LE JOUR" dans trois numéros consécutifs.

Un concurrent demande si une émission temporairement ou définitivement suspendue a toujours droit d'être favorisée du volant.

Bien entendu puisqu'il s'agit de trois meilleures émissions de l'année, c'est-à-dire de la saison radiophonique qui s'ouvre l'automne et se ferme au printemps. Ainsi l'intéressante émission "A Bâtons Rompus" de M. Eddy Beaudry continue à recevoir des coupons et des lettres.

Extraits des nombreuses lettres que nous recevons:

"Je voudrais enregistrer mon vote pour le spirituel M. Beaudry dont l'émission "A Bâtons Rompus" est discontinuée à CKAC. S'il est possible de voter pour cette émission j'en serais très heureuse vue qu'elle me valait la lecture d'un des meilleurs livres de ma bibliothèque et que comme plusieurs elle savait me tenir attachée à la radio pour écouter le délicat commentateur M. Eddy Beaudry qui trouvait une porte de sortie à tout, même à son programme dont il est malheureusement sorti." — Béatrice Savard, Contrecoeur.

"Je veux voter pour "Au Jour le Jour" parce qu'on y apprend de l'histoire du Canada et aussi de l'histoire de la musique. J'en profite pour prendre des notes et cela me permet de ne pas oublier ma sténographie et de conserver d'intéressants documents." — I. Johnson, 1456, rue Saint-Marc, Montréal.

LIBRAIRIE BERGERON
1635 St-Denis L.A. 8088
ARTS — SCIENCES — HISTOIRE
VOYAGES — BIOGRAPHIES
AVENTURES — ROMANS
EDITIONS DE LUXE
LIVRES CANADIENS
Choix de 35,000 volumes à des prix d'adhésion

TERRASSE NORMANDIE
Rosemary Deering
Un régulier chorégraphique
Tommy Martin
L'homme à surveiller
Les sœurs Hilton
La danse
Comme vous l'aimez
Chaney et Fox
favoris de la
Maison Blanche pour les
danses nouvelles
avec
LLOYD HUNTLEY
maître de cérémonie,
et son orchestre
SUR
LE TOIT-DE
HOTEL MONT-ROYAL

Nos séparateurs comprennent-ils?

Les quelques imbéciles qui ont prêché, depuis trois ou quatre ans, la doctrine séparatiste, pour isoler le Canada français dans le Canada, ont-ils réfléchi — si tant est que de tels cerveaux sont aptes à la réflexion — au sort des petites nationalités de l'Europe ?

Nous ont-ils assez cité en exemple les petits Etats du vieux continent, à qui on avait accordé leur souveraineté. Nous avons lu plus d'une fois, dans une feuille de chou infecte, spécialement consacrée à l'esprit séparatiste, des considérations extrêmement optimistes sur le bonheur de ces peuples minuscules. Et voici que toute cette argumentation creuse s'effondre sous la réalité.

L'Autriche, réduite à l'état de petite nationalité, vient d'être effacée de la carte du monde. Et comme Hitler a clairement manifesté son intention de délivrer — entendez asservir à une mystique abominable — les groupements allemands de toute l'Europe centrale, voici la liste des petits pays qui pourront passer tour à tour sous le carcan :

Tchéco-Slovaquie, 3,500,000 Allemands ; Yougo-Slavie, 700,000 Allemands ; Hongrie, 600,000 Allemands ; Pologne, 1,350,000 Allemands ; Luxembourg, 250,000 Allemands ; Suisse, 2,860,000 Allemands ; Belgique, 150,000 Allemands. Nous pourrions ajouter qu'il existe deux ou trois autres millions d'Allemands en Russie et en France, mais bornons-nous aux petites nationalités. Celles-ci ne sont généralement pas viables : elles sont le jouet des grandes puissances.

Est-ce là le sort que réservent à la province de Québec les agents du séparatisme ? Est-ce qu'ils veulent, sous prétexte de nous garder nos pur sang et surtout nos dégénérescences, nous parquer en petite nationalité ? C'est bien là que nous conduit leur aberration. Nos enfants et nos petits-enfants en verraient de belles. Nous pourrions devenir l'objet des convoitises des voisins que nous aurions

d'abord évincé. Nous servirions de champ d'exploitation aux plus forts, nous serions tour à tour tampons, tour à tour bous émissaires, et nous n'avancerions à rien, comme puissance mondiale. Les petits peuples finissent toujours par être des victimes, quand ils ne sont pas la risée du monde. Les Balkans en sont un exemple frappant. On a parlé de la Belgique, mais on se souvient que celle-ci a été presque hachée en morceaux durant la grande guerre, à laquelle elle n'aurait pas voulu prendre part, et le jour peut venir où on la supprimera. Tout dépend des besoins des pays centraux en mal de débouchés vers la mer. L'humanité ne change pas, quand il s'agit de la force contre la faiblesse. Les Etats-Unis sont un pays ami de la province de Québec. Seront-ils dans cinquante ans, alors que, peut-être, notre fleuve leur sera nécessaire ? C'est une pure hypothèse, mais celle-ci est-elle irréalisable ?

On dira que ces considérations sont inutiles et que la séparation n'est qu'une utopie. Oui, c'est une utopie : les autres provinces ne lâcheront pas Québec et le Saint-Laurent. Ce serait un cas de guerre, et nous n'aurions pas la force de lutter contre les Canadiens des autres parties du pays. Ne nous faisons d'illusion là-dessus. Même dans la province de Québec, la majorité est contre la séparation. Mais, dans tout mouvement de ce genre, ce sont les écervelés, les fanatiques et les fous qui crient le plus haut. En leur montrant l'absurdité de leur système, nous espérons que les plus sensés d'entre eux cesseront leur ridicule agitation. Car les cris de haine que l'on entend aujourd'hui, l'exploitation des préjugés, les appels aux passions chauvines, les expositions de doctrines grollistes, sont de nature à troubler les esprits, à menacer l'unité morale de la nation, à affaiblir la raison des jeunes, bref, à nous faire un tas de ratés, d'illuminés et de crétins.

Paul RIVERIN

"PAS DE COLPORTEURS" (CONTE)

— Coquin, faquin, fripon, garnement, gueux, maraud, maraudeur, marouffe, pendard, vaut-rien, va-nu-pied, vagabond !

Alors les lueurs de dépit gonflent ses yeux. Alors son buste se hausse pour une aspiration bien méritée. Alors madame Liesse ferme vivement sa porte.

Le pauvre colporteur s'assied et comprend mal. L'absence, dans le coin de la porte, de la petite carte interdisant son intrusion dans le domicile a fait sonner un peu d'espoir dans sa tête ingrate. Mais madame Liesse ne veut pas détruire l'harmonie de sa devanture par une affiche même réduite à la dimension d'une carte de visite. Elle trouve son logis assez bon et sans y ajouter ce placard : "Pas de colporteurs". Car elle est une Suisse de goût, d'un goût assez exotique pour l'épousaille d'un canadien et de sa patrie après la guerre et d'un goût assez marouffe même pour qu'elle s'attendrisse sur la pauvre mine du colporteur atterré. Mais le camelot, le plus bel animal du monde, ne réussira jamais à lui imposer ses broliques et ses médailles. Elle connaît son algarade par cœur, et elle est heureuse parfois de satisfaire son habitude.

Ce vendredi-là, madame Liesse s'est gaufree — c'est-à-dire qu'elle a mangé des gaufres — sa cuisine enfonçant les viandes en ce jour pour le bon plaisir du mari. La lourdeur de sa digestion la rend languide. La porte ne se ferme pas assez vite sur son attendrissement devant le colporteur dont s'élève tout le magnétisme des canailles bien ou mal vêtues. Et sans que la narine du jeune homme ne hume le fumet délicieux qui émane de la cuisine. Une certaine négligence dans le costume masculin constitue cependant un fort atout dans son lot. Cela manifeste un laisser-aller absolument dans les dispositions digestives de la cliente éventuelle.

Pol — il s'appelle sacramentellement Paul — froissé, amusé, démenté ses sensations. Le résultat de sa démarche ancre dans sa volonté la résolution de venir vendre un jour suivant.

Haussant sa valise, il tire une plume de son veston et imprime en gros chiffres sur un coin le numéro de cette maison. La grosse dame l'a vu élever les yeux pour perquisitionner la matricule. La jeune homme revendrait. Tant mieux, elle aurait une seconde fois le plaisir de le rabrouer.

Pol recueille les suffrages du championnat des colporteurs à Montréal. La raison n'habite pas son charme. Voilà : un peu dur d'oreille, il ne saisit pas toujours les objections des ménagères. L'exposé de ses marchandises continue malgré les protestations, les "on a besoin de rien", les "merci pour aujourd'hui", les "on n'a pas d'argent". Comme la principale qualité du vendeur est l'insistance, il réussit toujours.

Mais madame Liesse possède un timbre retentissant muni du battant de la parfaite diction, cette diction de France, savoureuse qui en impose tant et que les Canadiens prennent parfois pour de la culture. Mais les mots ont niché dans son timpan, l'un après l'autre. Ils démontent maintenant dans son cerveau. Comme enfin toutes les qualités dont il fut apotrophé ne lui appartenant pas, un éblouissement lui rapté tout son courage. Déambulant avec nervosité, il regagne sa chambre. Dans un coin la valise. Sous la table le chapeau. Presqu'à côté d'une chaise, le paletot. Et il s'allonge, après la confection d'une cigarette, sur un lit dont le sommier aboie.

Pour la première fois, il déteste son métier. Le calme le repose. Dans cette inertie, son imagination côtoie des innovations. Heureusement cabré sous les injures, son instinct défensif lui a permis de noter l'adresse de son adversaire. Il la transcrit sur un coin de la table à portée de la main. La revanche se brode déjà. Il se demande par lequel des sept péchés tenter cette dame. Sa tête se creuse jusqu'à la sensation du vide. Pour la comble, il se rend à une vague gargotte se bourrer l'estomac.

Pendant qu'il absorbe une boulette au bout dépourvue de toute fibre de viande, le souvenir d'un fumet alléchant, émané de la cuisine de l'adversaire, lui ironise la moustache. C'est cela. La cliente a un défaut. Elle est gourmande. La mère du colporteur lui disait dans son enfance qu'une personne gourmande est presque toujours curieuse. Il honore un moment le souvenir maternel. La dame ainsi a au moins deux défauts ; il la vaincra.

Il expédie son café aqueux et va rôder autour du retranchement ennemi. Il voit après quelques quarts-d'heure de patience, la grosse femme commérer avec une voisine incapable d'être jalouse de sa taille. Il se la désigne comme complice.

Madame Turpin est avenante, mais elle ne démontre ses qualités qu'après une explication prolongée et rabâchée, car Pol a pénétré dans son domicile. Enfin un plan d'attaque est élaboré. Il provoque les rires tonitruants de madame Turpin.

Le lendemain, Pol déguisé en jeune homme sonne chez madame Liesse. Elle ne soulève pas le rideau, mais ouvre brusquement la porte. La rue de la valise déclenche immédiatement le répertoire usuel tandis que l'adolescent endure l'averse tout en cherchant à implanter une alysiade au milieu de celles qui jallissent du portique. Enfin il parvient à dire, après avoir passé une extrémité du col dans l'ouverture que fait encore la porte :

— Madame Turpin m'envoie vous confier ceci. Elle s'est absentée pour quelques jours. Elle ne veut pas que son mari en connaisse le contenu. Je suis un pensionnaire de madame Turpin.

Madame Liesse ne peut se dispenser de rendre un service si léger à sa bonne amie.

Elle empoite le colis dans sa cuisine où un divan affaissé, habillé d'une peau de chèvre sert d'assise devant les rôti-soires où mijotent tant de bonnes préparations.

Mais le secret de la valise la tourmente plus que la réussite de ses plans favoris. Qu'avait donc à cacher à son mari sa voisine d'ordinaire si franche ?

Elle l'ouvre enfin. Devant la série de fioles d'extraits et de produits nécessaires à la cuisine, elle se sent fléchir. Enfin elle succombe et en use un peu de quelques variétés pour l'appât de son repas. Un véritable festin, au dire de monsieur Liesse. Une orgie, d'après sa grande fille — vendeuse dans un magasin à rayons. Les compliments de son époux transportent toujours la grosse dame. Et pour en mériter d'autres, elle abaisse d'un peu plus chaque jour le niveau des fioles de la valise tout en redoutant cependant le retour de sa voisine.

Enfin celle-ci, le surlendemain, montre sa silhouette dans la porte. C'est une explication verbale. Un drame complet en sept actes et quarante trois tableaux.

Madame Turpin s'amuse, mais appréhende la conclusion et prolonge autant que possible les commentaires. Enfin

S.S. PARIS

Allez en Europe par le Havre. Prix adaptés aux conditions actuelles. Service impeccable. Cuisine française. Confort sans égal.

Départ **8 AVRIL**

Autres départs : LAFAYETTE, 20 AVRIL ; ILE-DE-FRANCE, 27 AVRIL ; PARIS, 30 AVRIL

Informations gratuites auprès des agences de tourisme ou CIE GIE TRANSLATLANTIQUE 1196 Phillips Place - Montréal MA 2381

Récital de Madame Grober à la Salle Victoria

Grande artiste et diseuse — Avril le 11, chanteurs et joueurs devant le public de la Métropole

Avant que la saison ne finisse, les Montréalais et Montréalaises qui apprécient l'art dramatique et le chant pourront se délecter du récita de Madame Chayele Grober à la salle Victoria.

Ce qui caractérise surtout son art c'est le côté dramatique de son chant. Madame Grober joue ses chansons ; elle ne fait de petites chefs-d'œuvre de théâtre. Elle donne une présentation théâtrale accompagnée de mélodie.

Ce concert — ou récita dramatique et musical — sera, il paraît, un événement unique dans la vie artistique de Montréal. Il y aura des chansons et des tableaux populaires ; il y aura une collection de lieder d'un genre tout original et intéressant ; et il y aura des "spirituals" hébreux et des danses hébraïques, tout imprégnés d'une extase et d'une mélancolie profondément religieuses.

Madame Grober sera accompagnée au piano par Madame Olga Jaeger, pianiste Montréalaise souvent applaudie.

(communiqué)

après beaucoup de sursauts échangés on découvre la vérité juste au moment où Pol apparaît.

Madame Liesse se sent plus gourmande qu'orgueilleuse. Aussi se laisse-t-elle choir dans l'embuscade, quoique non dure, jusqu'à déboursé de cinq dollars. Mais elle veut avoir sa petite revanche. Sous prétexte de présenter sa fille au champion des colporteurs, elle invite Pol à souper. Elle le soigne alors si copieusement que pour aller soigner son indigestion il doit partir. Il répond à peine à l'invitation attendrie de la jeune fille. Il ne peut voir en fermant la porte l'inscrition qui l'orne : "Pas d'autres colporteurs."

Jan-Jul RICHARD

Colère d'un bas bleu

Nous avons écrit une chronique littéraire, il y a trois semaines, sur le livre de madame Fafard-Lacasse : *Légendes et Récits de la Côte Nord du Saint-Laurent*. Or celle-ci n'est pas contente. Elle nous fait connaître son dépit dans une lettre fort drôle qu'elle prie de publier. La voici ; et rions, c'est l'heure !

M. Maurice Laporte, "Le Jour", Montréal.

Cher Monsieur,

Votre critique au sujet de "*Légendes et Récits de la Côte Nord du Saint-Laurent*", ne me fait ni chaud ni froid, (1) étant donné l'étroitesse d'esprit avec laquelle vous avez jugé ma prose (2). Vous me permettez tout de même de relever votre insinuation à l'égard des femmes écrivains que vous insultez lorsque vous dites : "Je n'aime pas les jupons trempant dans l'encrier, (3) surtout les nôtres."

Je me demande de quel droit vous vous prévaliez pour traiter de la sorte nos femmes écrivains parmi lesquelles il y a de beaux talents quoi que vous en pensiez. (4)

Il me semble, jeune homme, (5) que vous pourriez au moins trouver une façon poète de formuler vos critiques (6). Laissez-moi vous dire que j'ai publié mes souvenirs sans la moindre prétention (7). Des critiques plus complètes que vous ne l'êtes et ne le pourriez être leur ont tout de même reconnu quelques mérites (8).

J'admets avec vous qu'il est bien facile de ne pas écrire et je m'en donne vous ne profitiez pas de votre découverte à votre avantage personnel (9) quand il vous prend envie de rédiger des sornettes (10) et de manquer en même temps aux règles les plus élémentaires du savoir-vivre (11). Il est facile de ne pas écrire et de ne pas étaler sa polissonnerie.

Vous bien dévouée,

Madame FAFARD-LACASSE

- (1) Ça m'a tout l'air, par votre indifférence vis-à-vis la critique en question. Rien qu'à voir la colère de l'auteur — on se rend compte qu'elle portait juste !
- (2) Étroitesse d'esprit parce que j'ai écrit que votre livre ne valait pas grand'chose, oh là ! la !
- (3) (4) Il est impossible d'écrire un bas bleu, dans notre province, sans l'entendre crier au scandale. Parce que nous avons écrit ce qu'il fallait sur un livre insignifiant, son auteur s'imagine, par ce fait, que nous jetons aux ordures toute la littérature féminine. Madame Fafard-Lacasse court se mettre à l'ombre des femmes écrivains qui valent beaucoup mieux ! L'opinion que nous avons de son cher bouquin ne nous empêche pas d'estimer, comme il sied, les vers de Jovette Bernier par exemple. Vous voyez ça d'ici : la fille du phare se pose en défenderesse des lettres féminines ! Nos excellentes plumes de femme (elles se comptent sur les doigts d'une seule main) ne tiennent pas à l'œuvre d'un homme. Madame Fafard-Lacasse devrait le savoir.
- (5) Ce jeune homme nous fait plaisir, grandement plaisir !
- (6) La plus grande politesse du critique littéraire sera toujours de dire la vérité en termes francs et clairs, sans ambages comme sans crainte de représailles.
- (7) Nous ne vous avons jamais dit le contraire !
- (8) Il s'agit, madame, de nous faire connaître ces compétences ! Peut-être Valdombre ou Albert Pelletier ou bien Carmel Brouillard, o.f.m. ?
- (9) Nous surprenons Mme Fafard-Lacasse en flagrant délit de mauvaises intentions ! Voici notre texte : "Bref, je me demande bien pourquoi cette dame publie un livre ; c'est si facile de n'en pas écrire." Or dans la lettre : "Facile de ne pas écrire." Ce n'est pas la même chose. Nous qui publions des articles de temps à autre, nous n'oserions jamais faire paraître un volume ; de moins pas avant une dizaine d'années ! L'incapacité de voir les nuances entre un article et tout un bouquin nous laisse deviner bien des malades.
- (10) Sornettes veut dire railleries dans le vieux français. Madame Lacasse nous défend-elle de railler la médiocrité qui s'étale ? Qui nous parlait d'étréteuse d'esprit tout à l'heure ?
- (11) C'était, madame, de citer ces polissonneries ; une seule même. Quand on est incapable de supporter la moindre critique, on se garde de publier un livre, surtout quand ce livre est de la valeur du vôtre.
- Et sans rancune, madame !
- Maurice LAPORTE

Etude sur le crétinisme

Les multiples occupations auxquelles je suis en proie depuis mon réveil... les admirations diverses et insistantes que me sollicitent... toutes les obligations sociales auxquelles je ne puis couper, malgré tout le désir que j'en ai, ne me laissent que peu de temps pour me livrer à la lecture des journaux...

Ce qui, vraiment, constitue un malheur, car il est rare qu'on ne trouve, dans le monceau des feuilles de choux, quelque chose de comestible... ou tout au moins de quoi nous chatouiller un peu la rate...

Ainsi, bien que je n'aie eu que peu de temps de parcourir les journaux depuis une semaine, cela ne m'a pas empêché de trouver en un journal de la "bonne presse" québécoise cette annonce conçue en termes d'une poésie et d'une galanterie qu'ont depuis longtemps perdus nos prosaïques quotidiens montréalais : "Nouvelle lingerie pour le beau sexe"... Voilà de la réclame commerciale délicatement inspirée ! Quelle femme, je vous le demande, ne sera doucement émue à la lecture d'une publicité ainsi exprimée ? et où prendra-t-elle la force de résister à la sollicitation d'une telle annonce ?

Et quand on lit, dans un hebdomadaire de notre bonne ville cette chose exquise : "Madame (ne faisons pas de réclame gratuite... mettons Madame Autonne ou Madame Mi-Saison... Pourquoi souffrir ? J'ai appris à guérir les cœurs brisés. J'ai fait de fortes études avec des professeurs hindous. Je suis la seule qui peut assécher vos larmes. Venez voir, mes consultations sont gratuites." (Suivent les heures de bureau et l'adresse)... Quand on lit, dis-je, chose aussi délicieuse, aussi melleuse... cela ne fait-il pas rêver ? Pour ma part, je me souhaite presque une belle peine de cœur... quelque catastrophe sentimentale

LA THÉORIE DE FREUD

Une charmante lectrice du JOUR demandait récemment quelques commentaires sur le freudisme. Il nous fait plaisir de reproduire à cette occasion l'essentiel d'une causerie prononcée il y a quelques années par le Révérend Père Césaire Forest et intitulée "Derrière la scène" :

"La vie est une comédie ou une tragédie que nous nous jouons à nous-mêmes et parfois aux autres. Personnage et décor défilent sous la lumière que projette notre conscience plus s'enfoncent dans la nuit. À côté de la vie consciente ou plutôt derrière elle il y a une autre vie la subconsciente qui est faite de tout ce que nous avons vu, entendu, senti, pensé, désiré, nos souvenirs ont gardé le pouvoir de s'organiser de nouveau et de façon parfois très inattendue. Les rêves sont fait ainsi ce sont des images enfermées dans le subconscient. Les rêves, le somnambulisme, l'hypnotisme, en sont des manifestations. L'invasion du subconscient dans notre vie consciente, c'est l'essence même du freudisme.

Sigmund Freud naquit en Moravie, en 1856, il est juif. Sa psychanalyse fut avant tout un moyen de guérir puis devint une théorie. Nous portons en nous, un monde de sentiments inavoués de désirs refoulés. La religion, la loi civile, les conventions sociales sont la censure de nos actes, et contrairement nos désirs qui nous cherchent une voie détournée. Ne pouvant paraître à figure découverte ils vont mettre un masque, ils prennent la forme de la névrose : phobies, manies, obsessions.

L'hypnotisme était la thérapeutique de ces maladies, les guérisons obtenues étaient instables. Freud pensait qu'il devait y avoir une cause cachée qu'il s'agissait de trouver pour la faire disparaître. Il orienta ses recherches dans cette nouvelle voie. Pour lui, les névroses ont pour cause un événement lointain dont le souvenir s'est perdu, un désir inconscient ou un sentiment inavoué. Ils prennent un masque pour franchir le seuil de la conscience, il suffira d'arracher ce masque pour faire disparaître tous les troubles. Freud fit aussi de la psychanalyse dans la vie quotidienne. Nos actes manqués involontaires ont un sens caché nous dit-il. Tout n'est pas fantaisiste, dans les déductions de Freud mais le fait de construire une théorie générale, et de l'appliquer dans tous les cas, l'est. La psychanalyse peut expliquer certains faits. L'inconscient peut envahir la vie consciente (là est l'origine des communications spirituelles) cette invasion donc ne saurait être mise en doute.

Le rôle prépondérant et même exclusif que Freud accorde à la sexualité est la partie la plus discutable de son système. Il faut noter qu'il accorde un tout autre sens à la sexualité que celui que nous lui attribuons. L'enfant d'après lui est un pervers polymorphe, chez lui le plaisir sexuel serait généralisé et ce n'est que petit à petit qu'il se localiserait en vue de la génération. Ces tendances primitives aboutissent dans certains cas anormaux, à des perversions, et à la névrose. Un dernier aspect au freudisme : ces mêmes tendances primitives peuvent être sublimées et orientées vers certaines manifestations supérieures de la vie, l'art, la philosophie. Freud explique par le même procédé le sentiment religieux et le mysticisme, explication aussi fantaisiste que ridicule. Il faut lui savoir gré d'avoir attiré notre attention sur le rôle que l'inconscient joue dans notre vie, une menace pèse sur elle, celle qui provient de tout ce que nous avons lu, entendu, rêvé, désiré : la théorie de Freud renferme un avertissement que nous aurions tort de mépriser."

A travers les journaux

Etude sur le crétinisme

Les multiples occupations auxquelles je suis en proie depuis mon réveil... les admirations diverses et insistantes que me sollicitent... toutes les obligations sociales auxquelles je ne puis couper, malgré tout le désir que j'en ai, ne me laissent que peu de temps pour me livrer à la lecture des journaux...

Ce qui, vraiment, constitue un malheur, car il est rare qu'on ne trouve, dans le monceau des feuilles de choux, quelque chose de comestible... ou tout au moins de quoi nous chatouiller un peu la rate...

Ainsi, bien que je n'aie eu que peu de temps de parcourir les journaux depuis une semaine, cela ne m'a pas empêché de trouver en un journal de la "bonne presse" québécoise cette annonce conçue en termes d'une poésie et d'une galanterie qu'ont depuis longtemps perdus nos prosaïques quotidiens montréalais : "Nouvelle lingerie pour le beau sexe"... Voilà de la réclame commerciale délicatement inspirée ! Quelle femme, je vous le demande, ne sera doucement émue à la lecture d'une publicité ainsi exprimée ? et où prendra-t-elle la force de résister à la sollicitation d'une telle annonce ?

Et quand on lit, dans un hebdomadaire de notre bonne ville cette chose exquise : "Madame (ne faisons pas de réclame gratuite... mettons Madame Autonne ou Madame Mi-Saison... Pourquoi souffrir ? J'ai appris à guérir les cœurs brisés. J'ai fait de fortes études avec des professeurs hindous. Je suis la seule qui peut assécher vos larmes. Venez voir, mes consultations sont gratuites." (Suivent les heures de bureau et l'adresse)... Quand on lit, dis-je, chose aussi délicieuse, aussi melleuse... cela ne fait-il pas rêver ? Pour ma part, je me souhaite presque une belle peine de cœur... quelque catastrophe sentimentale

Une charmante lectrice du JOUR demandait récemment quelques commentaires sur le freudisme. Il nous fait plaisir de reproduire à cette occasion l'essentiel d'une causerie prononcée il y a quelques années par le Révérend Père Césaire Forest et intitulée "Derrière la scène" :

"La vie est une comédie ou une tragédie que nous nous jouons à nous-mêmes et parfois aux autres. Personnage et décor défilent sous la lumière que projette notre conscience plus s'enfoncent dans la nuit. À côté de la vie consciente ou plutôt derrière elle il y a une autre vie la subconsciente qui est faite de tout ce que nous avons vu, entendu, senti, pensé, désiré, nos souvenirs ont gardé le pouvoir de s'organiser de nouveau et de façon parfois très inattendue. Les rêves sont fait ainsi ce sont des images enfermées dans le subconscient. Les rêves, le somnambulisme, l'hypnotisme, en sont des manifestations. L'invasion du subconscient dans notre vie consciente, c'est l'essence même du freudisme.

Sigmund Freud naquit en Moravie, en 1856, il est juif. Sa psychanalyse fut avant tout un moyen de guérir puis devint une théorie. Nous portons en nous, un monde de sentiments inavoués de désirs refoulés. La religion, la loi civile, les conventions sociales sont la censure de nos actes, et contrairement nos désirs qui nous cherchent une voie détournée. Ne pouvant paraître à figure découverte ils vont mettre un masque, ils prennent la forme de la névrose : phobies, manies, obsessions.

L'hypnotisme était la thérapeutique de ces maladies, les guérisons obtenues étaient instables. Freud pensait qu'il devait y avoir une cause cachée qu'il s'agissait de trouver pour la faire disparaître. Il orienta ses recherches dans cette nouvelle voie. Pour lui, les névroses ont pour cause un événement lointain dont le souvenir s'est perdu, un désir inconscient ou un sentiment inavoué. Ils prennent un masque pour franchir le seuil de la conscience, il suffira d'arracher ce masque pour faire disparaître tous les troubles. Freud fit aussi de la psychanalyse dans la vie quotidienne. Nos actes manqués involontaires ont un sens caché nous dit-il. Tout n'est pas fantaisiste, dans les déductions de Freud mais le fait de construire une théorie générale, et de l'appliquer dans tous les cas, l'est. La psychanalyse peut expliquer certains faits. L'inconscient peut envahir la vie consciente (là est l'origine des communications spirituelles) cette invasion donc ne saurait être mise en doute.

Le rôle prépondérant et même exclusif que Freud accorde à la sexualité est la partie la plus discutable de son système. Il faut noter qu'il accorde un tout autre sens à la sexualité que celui que nous lui attribuons. L'enfant d'après lui est un pervers polymorphe, chez lui le plaisir sexuel serait généralisé et ce n'est que petit à petit qu'il se localiserait en vue de la génération. Ces tendances primitives aboutissent dans certains cas anormaux, à des perversions, et à la névrose. Un dernier aspect au freudisme : ces mêmes tendances primitives peuvent être sublimées et orientées vers certaines manifestations supérieures de la vie, l'art, la philosophie. Freud explique par le même procédé le sentiment religieux et le mysticisme, explication aussi fantaisiste que ridicule. Il faut lui savoir gré d'avoir attiré notre attention sur le rôle que l'inconscient joue dans notre vie, une menace pèse sur elle, celle qui provient de tout ce que nous avons lu, entendu, rêvé, désiré : la théorie de Freud renferme un avertissement que nous aurions tort de mépriser."

Après avoir écrit une chronique littéraire, il y a trois semaines, sur le livre de madame Fafard-Lacasse : *Légendes et Récits de la Côte Nord du Saint-Laurent*. Or celle-ci n'est pas contente. Elle nous fait connaître son dépit dans une lettre fort drôle qu'elle prie de publier. La voici ; et rions, c'est l'heure !

M. Maurice Laporte, "Le Jour", Montréal.

Cher Monsieur,

Votre critique au sujet de "*Légendes et Récits de la Côte Nord du Saint-Laurent*", ne me fait ni chaud ni froid, (1) étant donné l'étroitesse d'esprit avec laquelle vous avez jugé ma prose (2). Vous me permettez tout de même de relever votre insinuation à l'égard des femmes écrivains que vous insultez lorsque vous dites : "Je n'aime pas les jupons trempant dans l'encrier, (3) surtout les nôtres."

Je me demande de quel droit vous vous prévaliez pour traiter de la sorte nos femmes écrivains parmi lesquelles il y a de beaux talents quoi que vous en pensiez. (4)

Il me semble, jeune homme, (5) que vous pourriez au moins trouver une façon poète de formuler vos critiques (6). Laissez-moi vous dire que j'ai publié mes souvenirs sans la moindre prétention (7). Des critiques plus complètes que vous ne l'êtes et ne le pourriez être leur ont tout de même reconnu quelques mérites (8).

J'admets avec vous qu'il est bien facile de ne pas écrire et je m'en donne vous ne profitiez pas de votre découverte à votre avantage personnel (9) quand il vous prend envie de rédiger des sornettes (10) et de manquer en même temps aux règles les plus élémentaires du savoir-vivre (11). Il est facile de ne pas écrire et de ne pas étaler sa polissonnerie.

Vous bien dévouée,

Madame FAFARD-LACASSE

(1) Ça m'a tout l'air, par votre indifférence vis-à-vis la critique en question. Rien qu'à voir la colère de l'auteur — on se rend compte qu'elle portait juste !

(2) Étroitesse d'esprit parce que j'ai écrit que votre livre ne valait pas grand'chose, oh là ! la !

(3) (4) Il est impossible d'écrire un bas bleu, dans notre province, sans l'entendre crier au scandale. Parce que nous avons écrit ce qu'il fallait sur un livre insignifiant, son auteur s'imagine, par ce fait, que nous jetons aux ordures toute la littérature féminine. Madame Fafard-Lacasse court se mettre à l'ombre des femmes écrivains qui valent beaucoup mieux ! L'opinion que nous avons de son cher bouquin ne nous empêche pas d'estimer, comme il sied, les vers de Jovette Bernier par exemple. Vous voyez ça d'ici : la fille du phare se pose en défenderesse des lettres féminines ! Nos excellentes plumes de femme (elles se comptent sur les doigts d'une seule main) ne tiennent pas à l'œuvre d'un homme. Madame Fafard-Lacasse devrait le savoir.

(5) Ce jeune homme nous fait plaisir, grandement plaisir !

(6) La plus grande politesse du critique littéraire sera toujours de dire la vérité en termes francs et clairs, sans ambages comme sans crainte de représailles.

(7) Nous ne vous avons jamais dit le contraire !

(8) Il s'agit, madame, de nous faire connaître ces compétences ! Peut-être Valdombre ou Albert Pelletier ou bien Carmel Brouillard, o.f.m. ?

(9) Nous surprenons Mme Fafard-Lacasse en flagrant délit de mauvaises intentions ! Voici notre texte : "Bref, je me demande bien pourquoi cette dame publie un livre ; c'est si facile de n'en pas écrire." Or dans la lettre : "Facile de ne pas écrire." Ce n'est pas la même chose. Nous qui publions des articles de temps à autre, nous n'oserions jamais faire paraître un volume ; de moins pas avant une dizaine d'années ! L'incapacité de voir les nuances entre un article et tout un bouquin nous laisse deviner bien des malades.

(10) Sornettes veut dire railleries dans le vieux français. Madame Lacasse nous défend-elle de railler la médiocrité qui s'étale ? Qui nous parlait d'étréteuse d'esprit tout à l'heure ?

(11) C'était, madame, de citer ces polissonneries ; une seule même. Quand on est incapable de supporter la moindre critique, on se garde de publier un livre, surtout quand ce livre est de la valeur du vôtre.

Et sans rancune, madame !

Maurice LAPORTE

Les jeudis soirs d'Etienne Berger DE TOUT UN PEU

Jan-Pol Claude grommelait contre la malpropreté des rues et des trottoirs, lorsqu'il pénétra ce soir là chez son ami, le libraire Etienne Berger. La présence seule de Madame Jeannine Berger l'empêcha sans doute d'exprimer plus vigoureusement qu'il ne fit son mécontentement. De fait, sa colère était légitime. Son pardessus et son pantalon étaient lamentablement maculés de boue...

— Nos édiles ne se préoccupent que médiocrement du confort des contribuables, dit le toujours souriant M. Berger.

— Médiocrement ! dites pas du tout, ronchonna le pauvre Claude, se décrochant comme il pouvait.

Il était encore à cette occupation lorsque Georges Gallibert entra à son tour dans la pièce aménagée à l'arrière de la librairie — pièce où se déroulaient parfois de passionnées discussions, quand Berger y recevait ses amis, le jeudi soir.

On s'étonna de ce que Gallibert fut venu seul cette fois ; tout s'expliqua lorsqu'il annonça que son ami Roberty, retenu à son journal, ne pourrait le rejoindre avant la fin de la soirée, si toutefois il pouvait venir. Par contre, il avait dans sa poche trois oeuvres de son immense et cher Flaubert. Comme il commençait à en détailler les mérites, on distingua la voix de Laurent Dumayne, venant de la librairie. Une autre, qui ne parut pas étrangère à Etienne, lui donnait la réplique.

Un peu curieux de sa nature, le libraire dressa l'oreille. Intéressé dès qu'il eut entendu le nom de Roberty, il passa dans le magasin. Alors que son cousin Jacques, qui le venait remplacer le jeudi soir, s'occupait d'un autre client, Dumayne discutait avec Félix Tardivel, grand jeune homme à la forte carrure et à l'air têtue, ancien confrère de classe de Laurent et habitué de la librairie Berger, sinon des jeudis soirs.

— Enfin, demandait Laurent Dumayne à son interlocuteur, enfin, que reproches-tu aux articles d'André ?

— Hum... rien de particulier... et toute leur manière d'être... leur ton...

— Mais, il me semble que leur ton est ce qu'il faut, à la fois léger et décidé...

— André a du talent, je ne le nie pas... Ce qui lui a manqué, c'a été une direction.

— Quelle direction ?

— Je m'entends...

Berger intervint à ce moment :

— Il est assez de coutume, avec notre système éducatif, que les gens ne pensent, n'écrivent et n'agissent que sur commande. De sorte qu'il étonne de voir quelqu'un faire oeuvre de soi-même, tout autant qu'il étonnerait d'entendre un mannequin sans qu'aucun ventriloque en soit cause. Et si, même, les esprits formés par le système d'éducation que

j'ai mentionné changent plus tard d'orientation, subissent d'autres influences, ils peuvent rarement agir seuls et il leur faut, pour un temps du moins, une direction nouvelle.

"Mais notre ami Roberty n'est pas un fruit de ces méthodes éducatives... il s'est formé seul et s'est habitué à écrire, à agir et même plus, à penser de son propre mouvement. Cela, comme vous semblez l'estimer, vaut peut-être peu ; il n'en reste pas moins qu'André peut se passer de directives... pardon... de direction..."

— Il aurait dû en avoir une au début, déclara Tardivel, et il en est malheureux qu'il en ait été privé... ses dons l'auraient ainsi mieux servi...

Etienne Berger eut ce sourire qui précède de coutume une longue période. Mais il se contenta de répondre : — Ceci, après tout, est affaire d'appréciation.

Et il ajouta, souriant :

— S'il vous plaisait de passer à l'arrière... Nous sommes quelques amis qui aimons causer et discuter...

Après une courte hésitation, Tardivel accéda à cette invitation.

A l'arrière, la discussion ne tarda pas à porter sur l'autonomie et le séparatisme. Il n'en pouvait être autrement ; les habitudes des jeudis soirs en tenaient pour un Canada uni ; Félix Tardivel était un fervent de l'abbé Groulx et un lecteur de Paul Bouchard...

— Les gens abusent des mots, émit M. Berger. Ils ont une assez fâcheuse tendance à les employer dans un sens qu'ils n'ont pas, à leur donner des propriétés qu'ils n'ont pas et une valeur qu'ils n'ont pas... Ainsi, voyez ce qu'ils ont fait du mot *âme*, qui d'abord, signifiait *souffle*... rien de plus... De même, vous vous dites nationaliste... quand en réalité vous seriez bien plutôt "provincialiste"... C'est nous qui sommes nationalistes, nous qui voulons une nation unie, un esprit largement national... Mais si nous allions nous dire nationalistes, on nous crairait tout autre chose que nous sommes... C'est vous et vos amis qui nous avez volé le nom qui nous appartenait de droit...

Tardivel se mit à protester. Claude profita de la première occasion pour faire dévier la discussion. Il désirait qu'on parlât de l'absorption de l'Autriche par l'Allemagne. Il se référait au JOUR, qui avait tiré de sa poche. Il fut question des ouvriers viennois écrasés par Dollfuss en 1934.

— Ce fut un crime odieux ! déclara Berger. Et il est vrai que les nations démocratiques paient aujourd'hui d'avoir laissé les fascistes écraser dans le sang les défenseurs de la démocratie autrichienne. Ah ! ces jours de deuil où Dollfuss et Starhemberg ont fait bombarder les cités ouvrières... ces nuits d'angoisse où vieillards et femmes allaient par les rues chercher les cadavres des hommes tombés pour la liberté, afin de leur donner une sépulture décente...

"Derrière la barricade où il commandait, un vieux chef social-démocrate disait à un journaliste de mes amis : entre deux coups de fusil : C'est fini. Nous allons être broyés. Les autres pays ne bougent pas. On cherchera à nous faire passer pour des révolutionnaires. Mais qu'on sache bien que nous ne faisons pas la révolution : nous combattons pour la sauvegarde de libertés qu'on veut nous arracher ; et pour ces droits, nous donnons notre vie."

Quand Berger se vit, Tardivel garda un moment un silence embarrassé. Enfin, il dit, fixant les yeux au sol :

— Moi, j'aimais Dollfuss... Je l'admire encore...

A ce moment — juste comme Jeannine Berger servait le goûter — André Roberty fit irruption parmi ses amis.

— Ma chère petite Madame Berger, annonça-t-il, le droit de vote vous est refusé une fois de plus par la législature provinciale.

Et se tournant vers Dumayne, il dit :

— Et toi, mon vieux, tu apprendras avec une tendresse croissante pour notre gouvernement québécois que les bills 19 et 20 sont adoptés sans amendement par le Conseil législatif.

— Les salauds ! s'écria le bon Laurent.

EMILE

qui me permette de mettre à l'épreuve les talents de cette Madame... Autonne...

Mais ce n'est là que la réclame commerciale, et il n'y faut porter autrement attention... En des domaines plus graves se manifeste un égal crétinisme auquel ces infortunés journaux doivent, en fidèles informateurs, faire écho... La déclaration du cardinal Innitzer constitue un exemple typique. Ce prélat, dont la tête est empreinte du caractère boche bien plus que du caractère ecclésiastique, a déclaré, au lendemain de l'absorption brutale de son pays par l'Allemagne, qu'*Hitler exécute la volonté de Dieu !* Quand on sait que l'avènement d'Hitler en Autriche a déclenché une ère de persécution telle que de nombreuses personnes n'ont pas hésité à se suicider pour y échapper... quand on sait aussi comment le Führer se comporte à l'égard de la religion... on ne peut attribuer qu'à un crétinisme "à base" de pangermanisme aigü les propos de l'archevêque de Vienne... Ce serait tordant si ce n'était sinistre. Le patriotisme, l'esprit chrétien, le droit des gens et le plus élémentaire souci de liberté sont choses absentes de cette tête carrée à laquelle le chapeau rouge n'aura conféré qu'une autorité plus grande et un respect de commande, quelque bêtise qu'il profère... Mais, grâce au Ciel, tous les prélats ne lui ressemblent pas, et on en a eu la preuve dans la condamnation du mouvement rexiste par les supérieurs ecclésiastiques belges et, plus près de nous, dans les énergiques protestations de Mgr Mundelein, cardinal américain, contre le régime hitlérien.

L'HOMME DU JOUR

Après avoir écrit une chronique littéraire, il y a trois semaines, sur le livre de madame Fafard-Lacasse : *Légendes et Récits de la Côte Nord du Saint-Laurent*. Or celle-ci n'est pas contente. Elle nous fait connaître son dépit dans une lettre fort drôle qu'elle prie de publier. La voici ; et rions, c'est l'heure !

M. Maurice Laporte, "Le Jour", Montréal.

Cher Monsieur,

Votre critique au sujet de "*Légendes et Récits de la Côte Nord du Saint-Laurent*", ne me fait ni chaud ni froid, (1) étant donné l'étroitesse d'esprit avec laquelle vous avez jugé ma prose (2). Vous me permettez tout de même de relever votre insinuation à l'égard des femmes écrivains que vous insultez lorsque vous dites : "Je n'aime pas les jupons trempant dans l'encrier, (3) surtout les nôtres."

Je me demande de quel droit vous vous prévaliez pour traiter de la sorte nos femmes écrivains parmi lesquelles il y a de beaux talents quoi que vous en pensiez. (4)

Il me semble, jeune homme, (5) que vous pourriez au moins trouver une façon poète de formuler vos critiques (6). Laissez-moi vous dire que j'ai publié mes souvenirs sans la moindre prétention (7). Des critiques plus complètes que vous ne l'êtes et ne le pourriez être leur ont tout de même reconnu quelques mérites (8).

J'admets avec vous qu'il est bien facile de ne pas écrire et je m'en donne vous ne profitiez pas de votre découverte à votre avantage personnel (9) quand il vous prend envie de rédiger des sornettes (10) et de manquer en même temps aux règles les plus élémentaires du savoir-vivre (11). Il est facile de ne pas écrire et de ne pas étaler sa polissonnerie.

Vous bien dévouée,

Madame FAFARD-LACASSE

(1) Ça m'a tout l'air, par votre indifférence vis-à-vis la critique en question. Rien qu'à voir la colère de l'auteur — on se rend compte qu'elle portait juste !

(2) Étroitesse d'esprit parce que j'ai écrit que votre livre ne valait pas grand'chose, oh là ! la !

(3) (4) Il est impossible d'écrire un bas bleu, dans notre province, sans l'entendre crier au scandale. Parce que nous avons écrit ce qu'il fallait sur un livre insignifiant, son auteur s'imagine, par ce fait, que nous jetons aux ordures toute la littérature féminine. Madame Fafard-Lacasse court se mettre à l'ombre des femmes écrivains qui valent beaucoup mieux ! L'opinion que nous avons de son cher bouquin ne nous empêche pas d'estimer, comme il sied, les vers de Jovette Bernier par exemple. Vous voyez ça d'ici : la fille du phare se pose en défenderesse des lettres féminines ! Nos excellentes plumes de femme (elles se comptent sur les doigts d'une seule main) ne tiennent pas à l'œuvre d'un homme. Madame Fafard-Lacasse devrait le savoir.

(5) Ce jeune homme nous fait plaisir, grandement plaisir !

(6) La plus grande politesse du critique littéraire sera toujours de dire la vérité en termes francs et clairs, sans ambages comme sans crainte de représailles.

(7) Nous ne vous avons jamais dit le contraire !

(8) Il s'agit, madame, de nous faire connaître ces compétences ! Peut-être Valdombre ou Albert Pelletier ou bien Carmel Brouillard, o.f.m. ?

(9) Nous surprenons Mme Fafard-Lacasse en flagrant délit de mauvaises intentions ! Voici notre texte : "Bref, je me demande bien pourquoi cette dame publie un livre ; c'est si facile de n'en pas écrire." Or dans la lettre : "Facile de ne pas écrire." Ce n'est pas la même chose. Nous qui publions des articles de temps à autre, nous n'oserions jamais faire paraître un volume ; de moins pas avant une dizaine d'années ! L'incapacité de voir les nuances entre un article et tout un bouquin nous laisse deviner bien des malades.

(10) Sornettes veut dire railleries dans le vieux français. Madame Lacasse nous défend-elle de railler la médiocrité qui s'étale

AUX QUATRE COINS DU MONDE

Craintes des hommes libres

Pourquoi l'idée fasciste inspire tant d'horreur à la plupart des esprits supérieurs

PARIS, 12 mars, (Spécial au "Jour") On ne peut-être sous l'impression, en des pays lointains comme le Canada, que ceux des Français qui s'opposent au progrès des dictatures, en Europe, sont en sympathie particulière soit avec le communisme soit avec le socialisme. C'est une grossière erreur. Le Français est individualiste par nature. C'est son défaut et sa qualité à la fois. Il ne se fait pas illusion sur les mérites de la démocratie, qu'il aime sans doute, mais en laquelle il voit des inconvénients sans nombre. Mais il préfère des inconvénients d'une démocratie imparfaite aux perfectionnements d'une dictature qui enlève à l'homme sa plus élémentaire liberté d'agir et, par là, menace la civilisation même.

Il a existé, de tout temps, une foule de Français qui soupiraient après une forte autorité, pour nous délivrer, disaient-ils, de l'inconsistance du régime parlementaire actuel. Mais depuis quelques années, nombre des anciens partisans de l'absolutisme se tiennent sur la réserve en observant ce qui se passe actuellement en Italie, en Allemagne et même en Espagne. Ils ne nient pas certains bienfaits de la dictature. Ils savent que l'Etat fortement organisé peut, durant quelques années, donner à des pays particulièrement arriérés ou éprouvés, un véritable essor; mais ils savent aussi que ce progrès, outre qu'il n'est que temporaire et tout de surface, cache des tristes réalités.

Tout d'abord, la liberté spirituelle est généralement mal vue des dictateurs. Ceux-ci, après être parvenus au pouvoir par l'exploitation des préjugés de la masse et des souffrances de la jeunesse, ont, dirait-on, une haine naturelle de toute supériorité. Venu d'en bas, ils sont montés très haut, ils ont dépassé leur espoir, et, de ce fait, ils regardent à quelque grande et haute personnalité ne peut pas porter ombrage à leur gloire. De là cette étrange persécution contre les artistes, les écrivains, les penseurs; de là aussi des autodafés de livres, parmi lesquels se trouvent des chefs-d'œuvre. Quelques-uns des plus beaux talents de l'Italie sont en exil. En Allemagne, le symbole du régime, c'est la réputation de maints écrivains de marque, tel Thomas Mann, d'hommes de science, tel Einstein, la défense de représenter des films et des pièces de théâtre non conformes à la théologie hitlérienne, la mise sur le bûcher de milliers de livres précieux, l'abolition, dans les écoles, de l'enseignement de la philosophie.

Ajoutons à cela que les Allemands et les Italiens ignorent à peu près tout ce qui se passe en dehors de leur pays. On leur cache la vérité sur tout ce qui n'est pas fasciste, et on enseigne que, dans les démocraties, tout est à feu et à sang. Même l'histoire du passé est défigurée. On fabrique des manuels à l'image et à la ressemblance du régime. Bref, c'est l'esclavage intellectuel dans toute son horreur.

On sait qu'il ne sortira rien de grand

de l'Italie et de l'Allemagne aussi longtemps que les cerveaux y seront ainsi torturés et défigurés. La science, l'art et la littérature n'ont marqué aucune création depuis que Hitler et Mussolini gouvernent. C'est symptomatique. Comme il ne se fait aucun progrès réel dans l'humanité sinon par l'esprit et le cœur, et que l'esprit et le cœur sont choses purement individuelles, il est clair que le fascisme est stérilisant à l'extrême.

Nous, Français, nous regrettons que de beaux peuples, comme l'Allemagne et l'Italie subissent d'aussi dures épreuves. Tôt ou tard, ils s'apercevront qu'on les a trompés. Quand la période dite glorieuse sera terminée, on en verra toute l'infirmité. On constatera jusqu'à quel point toute la grandiloquence qui aura créé cette gloire était creuse et improdutive. Le bonheur de l'homme, on le saura dans l'avenir, ne dépend pas de la force d'un état, mais de la force des individus. L'Etat est une chose morte en soi, une idée ou plutôt une machine. Il faut des individus pour entretenir et rénovier la machine. Sans quoi, c'est le recul sur toute la ligne.

Pour ces raisons, la plupart des Français ont assisté avec émotion à l'absorption de l'Autriche par l'Allemagne. Sans doute, ils s'attendaient depuis longtemps à ce que se réalise le coup de l'Anschluss. C'était dans l'ordre naturel des choses: le traité de Versailles avait fait une Autriche non viable. Mais ce premier coup de l'hitlérisme en Europe centrale était le symbole de plusieurs autres. Et c'est ce qui fait se rétracter tout Français soucieux de sa liberté. Nous ne voulons pour rien au monde que le fascisme stérilisateur, le fascisme producteur de servitude intellectuelle et même physique, s'étende davantage en Europe. Là est la crainte du plus grand nombre.

L'attitude de la France en regard de l'Espagne loyaliste s'inspire des mêmes raisons. Si la France a pu, en général, favorable au gouvernement espagnol, ce n'est pas à cause de certaines tendances socialistes, d'ailleurs à peu près disparues, mais à cause de la liberté démocratique même. Quand on a vu que Franco était atteint, lui aussi, du virus fasciste et que, en plus, il était plus ou moins l'instrument de Mussolini et de Hitler, on n'a eu qu'un cri: ne laissons pas périr la démocratie en Europe. Il nous répugnait, avec raison, de penser que la France serait un jour entre trois états fascistes: Allemagne, Italie et Espagne, celle-ci devenue presque tributaire des deux autres.

Les choses en sont là. La France, qui a voulu sincèrement sauver la liberté la plus haute, celle de l'esprit, n'a pas eu l'appui qu'elle voulait de l'Angleterre. Aujourd'hui, elle ne sait plus où elle est; mais elle reste calme, sachant bien que les hommes, à quelque pays qu'ils appartiennent, ne peuvent souffrir de folie collective qu'à des époques déterminées et pour peu de temps.

Louis HENRI

LA CONFÉRENCE ANGLO-ITALIENNE



Sous l'oeil du colosse p. russe

Notes sur le Canal de Suez

L'"épine dorsale" de l'Empire britannique serait assez bien figurée par une ligne partant de Londres, descendant la Tamise, traversant la Manche, passant par la baie des Biscayes, par le détroit de Gibraltar, parcourant cette Méditerranée d'un calme trompeur, touchant les forteresses de Malte et passant de là dans la mer Rouge par le canal de Suez. Du golfe d'Aden, cette ligne se poursuit à travers l'Océan Indien jusqu'à Bombay, Calcutta et au delà du détroit de Singapour. Cette ligne serait-elle rompue à l'est des Indes, l'Empire deviendrait "infirme". Il suffirait d'une charge de bombes bien placée ou d'un quelconque vapeur, d'allure bien inoffensive, coulé au bon endroit dans le canal de Suez... et c'en serait fait de la plus hégémonie de nations démocratiques que l'Histoire ait connue. Les rapports sensationnels publiés il y a quelques semaines — lors du rapprochement anglo-italien — mentionnaient que Benito Mussolini réclamait une part du contrôle de Suez comme condition d'un accord général; il est vrai que ces rapports furent niés par Rome, où ils ne parvinrent qu'imprimés déjà.

Toutefois, le canal de Suez, long de quatre-vingt-dix-neuf milles, profond de trente-cinq pieds, est une ligne vitale pour l'Empire fasciste, si Rome veut affirmer sa domination sur l'Ethiopie difficilement conquise. Mais ce n'est là l'affaire du roi George ni du roi Victor-Emmanuel; le contrôle du canal de Suez repose de fait entre les mains d'une douzaine de capitalistes français qui possèdent la majorité des actions et disposent des votes.

Il ne fait pas de doute, pour les historiens contemporains, que Mussolini formulerait tôt ou tard une demande au sujet de Suez. En attendant que le Duce s'assure une égalité positive en Méditerranée avec la Grande Bretagne, son nouvel empire lui serait en temps de guerre d'une lourde responsabilité. Pendant la conquête abyssinienne, il ne paya moins de \$10,000,000. en droit de passage pour ses troupes par le canal de Suez. Mais du moment que ce passage lui sera fermé, son empire croulera.

En toute discussion pour un accord final entre l'Angleterre et l'Italie (c'est-à-dire une entente où Mussolini obtiendrait tout ce qu'il désire pour le présent), le problème du canal entre la mer Rouge et la Méditerranée sera certainement soulevé. Lorsqu'il fut rumeur que Mussolini exigeait une part du contrôle de Suez, cela suffit à provoquer en Egypte une protestation telle qu'on n'en avait pas entendue depuis les beaux jours nationalistes de Zaghlul Pacha. Le profit de deux ans d'intensive propagande italienne fut perdu en une heure. Autrefois désireux de se libérer du protectorat britannique, les "wafdistes" ont été frappés d'horreur à la pensée de voir les chemises noires italiennes sur les rives de Suez.

À la première occasion, le ministre italien, le comte Mazzolini informa au Caire le premier ministre Mahmoud Pacha que "tout rapport" sur les vues italiennes à propos de Suez étaient sans fondement. Mais la bonne impression causée par cette déclaration fut rapidement détruite par un communiqué officiel à l'effet qu'il ne serait pas retiré de troupes de Libye, comme il avait été mentionné.

D'après certains, les rumeurs d'intervention italienne à Suez auraient été mises de l'avant par le gouvernement de Neville Chamberlain afin de provoquer une protestation égyptienne et placer ainsi

l'Angleterre dans une position avantageuse pour discuter avec Mussolini. Il ne fait doute pour aucun homme d'Etat européen qu'en fin de compte, le gouvernement britannique promettrait d'user de son influence pour faire réduire les taxes de passage du canal de Suez en faveur du transport italien inter-impérial.

Quoiqu'il en soit, il est probable que la constitution actuelle de la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez est condamnée. Il ne reste que trente ans avant que l'entière concession retourne au gouvernement égyptien. Ceux qui gouvernent alors l'Egypte contrôleront la voie maritime de la plus haute importance stratégique.

L'Egypte possédait des canaux communiquant avec l'est et l'ouest, avant que l'ingénieur Ferdinand de Lesseps se trouve obligé de passer un congé forcé en quarantaine dans le voisinage et développa son plan pour Suez. Le Pharaon Sesostris avait construit un tel canal, et il en existait un au temps de Seti I, en 1380 avant J.-C. D'après l'historien grec Hérodote, 120,000 hommes périrent en tentant de construire un canal pour le Pharaon Necho, en 609 avant J.-C. Amr, conquérant arabe qui s'empara de l'Egypte au septième siècle, fit exécuter un canal dont quelques vestiges subsistent encore. Cent ans après, Haroun al-Rachid caressa le projet de faire construire une voie plus ou moins semblable à celle qui existe aujourd'hui; mais il trouva trop dangereux de laisser les côtes arabes à la merci de la marine byzantine.

En 1798, Napoléon Bonaparte ayant ordonné des observations à cet effet, fut incorrectement informé qu'il y avait une différence de niveau de 29 pieds entre la Méditerranée et la mer Rouge, ce qui aurait nécessité de prohibitives dépenses pour les écluses. Le français de Lesseps présenta en 1854 un plan dont se moquèrent tous les ingénieurs du monde. Il fut contrecarré par les diplomates anglais, qui avaient bien qu'un canal en mains françaises ouvrirait à la France une route vers les Indes qui pourrait être fermée à l'Angleterre en temps de guerre. Pendant que les négociations se poursuivaient, la mutinerie hindoue éclata. Les patriotes qui avaient imaginé toutes sortes de complications pour ne pas donner à la France devinrent immédiatement nerveux.

À Constantinople, de Lesseps devait aller demander la permission du Sultan, il se trouva déjoué par les diplomates britanniques. À Londres, on lui dit avec condescendance que son projet était une impossibilité physique; que s'il en était autrement, c'en serait fait de la suprématie maritime de l'Angleterre et qu'on verrait en cette affaire une intervention non autorisée de la France en Orient.

Bien que de Lesseps n'ait obtenu qu'en 1866 la permission du Sultan, il avait ouvert huit ans auparavant une souscription de 200,000,000 de francs — qu'il croyait être le coût approximatif de son entreprise. L'Angleterre, l'Autriche, la Russie et les Etats-Unis n'auraient rien à y voir. La France souscrivit la presque totalité de l'argent et, il y a 79 ans, par une brûlante journée égyptienne, la première pelle de sable fut extraite à Port-Saïd. Dix ans plus tard, l'impératrice Eugénie à bord de l'Aigle, conduisait un défilé de soixante-et-neuf bateaux de Port-Saïd à Imailia et à travers les lacs jusqu'à Suez. L'an suivant, cinq cents navires passèrent par le

canal, mais la compagnie resta au bord de la banqueroute.

En 1875, le premier ministre Disraeli le Khédive d'Egypte s'était ruiné en des palaces de luxe et ses actions étaient à vendre. Des Rothschild, il emprunta près de \$20,000,000, sans l'autorisation du parlement et acheta les actions qui assurèrent à la Grande Bretagne son empire. Les dividendes ont depuis payés plus de dix fois le capital et les actions valent approximativement \$400,000,000. À partir de ce moment, le capital s'obtient aisément.

J. G.

Interview

M. Tao... un sage d'Orient

Il nous a été donné de causer quelques minutes la semaine dernière à l'hôtel Mont-Royal avec M. Tao, de Chine, qui se trouvait de passage à Montréal. Il s'est prêté de fort bonne grâce à nos questions, nous disant ainsi que l'invasion japonaise est une invasion continue, depuis longtemps commencée, et qui atteint simplement aujourd'hui une phase plus aiguë... et encore que le voeu de la Chine était que les armées interrompent la guerre civile et que les parties politiques abandonnent leurs différends pour opposer à l'invasion un front uni — ce qui est assez le cas, d'ailleurs.

M. Tao s'est fait connaître par le mouvement qu'il lança il y a plusieurs années, mouvement dit "des petits instituteurs". Il est simple et efficace: les petits enfants, qui vont aux écoles des différentes missions, enseignent à leurs parents illettrés ce qu'ils apprennent eux-mêmes.

Parmi depuis un an de Chine, M. Tao a représenté son pays à divers congrès internationaux, à Bruxelles, à Londres... Il a passé par la France également, se livrant à une étude politique, sociale et économique de l'ouest européen.

Notre interlocuteur a étudié aux Etats-Unis. C'est la quatrième fois qu'il traverse le Canada. Vingt-et-un ans se sont écoulés depuis la première fois. Cette fois, il a noté la sympathie du peuple canadien pour la Chine; mais il note également que le Canada continue à fournir de matériel pour la guerre à l'agresseur japonais. Il souhaiterait que le Japon soit privé de l'huile et des métaux dont il a besoin pour alimenter son armée puissamment motorisée; il voudrait également que soient boycottés les produits nippons.

M. Tao nous fait ensuite un récit bien à la mode chinoise. Il nous dit d'abord qu'il avait pu lire dans les livres géographiques ses premières notions de notre pays. Il avait surtout été frappé par l'abondance des pouvoirs d'eau. Lorsqu'il vint au Canada pour la deuxième fois, il visita les chutes Niagara. Il se demanda ce qui avait formé ces immenses pouvoirs... Et, après un moment de réflexion, il découvrit que c'étaient toutes les gouttes d'eau venues de par tout le pays qui, à la fin, produisaient ces chutes immenses. Il ajouta qu'il voyait là une grande leçon et souhaitait que toutes les sympathies éparées dans le peuple canadien se matérialisent ainsi en une puissante action en faveur de la Chine.

Lorsque nous avons enfin parlé à M. Tao — comme nous en avions l'intention depuis le début de l'interview — de l'art et de la poésie chinoise, il s'est montré franchement intéressé. Et il nous a même laissé espérer qu'il enverrait au JOUR, de Toronto où il devait s'en aller, un article sur la poésie moderne chinoise qui est, dit-il, un chant perpétuel vers la liberté.

A nos lecteurs: Pour que vive un journal libre, ABONNEZ-VOUS

Autour du point d'interrogation

Question pédagogique? Question théologique? Question ascétique? Question actuelle en tout cas. Les religieuses font-elles bien de lire un certain ouvrage de pédagogie familiale intitulé *Le point d'interrogation*? L'unanimité n'apparaît pas encore à l'horizon. M. L'abbé d'Orléans, le révérend Père de la retraite dit non, ou vice versa; la supérieure locale, plus près des besoins, dit oui, la supérieure provinciale, plus près de l'ancienne génération, dit non; la maîtresse des grandes sœurs, un chef-d'œuvre et la directrice des classes redouta des curiosités malsaines; les jeunes religieuses le désirent en secret les anciennes l'apprennent en public; et parfois encore, c'est vice versa. Il y a bien un impasse, il y a bien une certaine philosophie de la vie qui veut qu'on se munisse pour une tâche donnée et qu'on ait la compétence de sa charge. Mais il y a aussi le danger si redouté de lire un livre où sombrerait la précieuse et honorable vertu de chasteté. Tel paraît être le résumé d'une intéressante correspondance et des diverses réactions provoquées dans les diverses familles religieuses par l'apparition, ou l'intrusion, du *Point d'interrogation*.

Qu'on nous pardonne d'y aller d'une apologie et d'un appel à la loyale réflexion!

Dans notre catholique province de Québec, 2,500 filles et 2,500 garçons, formés, si on peut employer ce mot, par des parents récents, des institutrices, des maîtres et des catéchistes réservés et discrets, forment et nous valent, bon an mal an, un tableau statistique, une proportion de naissances illégitimes sensiblement égale à celle de la protestante

province d'Ontario. Les ménages sont de plus en plus mal assortis. L'adultère fleurit. Le concubinage et la prostitution de même. Les pharmacies ne fournissent pas à vendre les produits anti-conceptionnels. La masse de notre peuple ne sait plus résister à un intérêt d'argent, encore moins à une perspective de jouissance. Et cela, avec une prédication régulière de la parole, une catéchisation de chaque jour dans l'école primaire, et des retraites fréquentes. Au creux de quelle poitrine battons-nous notre coup?

Si par une horreur morbide de la tuberculose, une mère n'en voulait jamais même prononcer le nom devant son enfant, comment celui-ci pourrait-il être en garde contre le bacille semé partout? Et si, après cela, quelque ignorant, quelque naïf allait lui inculquer, sur ledit microbes, quelque terribles craintes et que sa mère lui interdise de finir la phrase où il allait soumettre ses justes appréhensions ou incompréhensions, qui serait coupable des imprudences, de la maladie ou encore des inutiles angoisses de cet enfant légitimement curieux et excusablement candidat à la phthisie ou à la cure? Par suite du péché originel, le microbes de la luxure est encore plus répandu dans le monde que le redoutable bacille de Koch. La médecine préventive est principalement aux mains des éducateurs, comme la cure est surtout aux mains du confesseur. Faudrait-il encore longtemps attendre, pour éclairer l'intelligence et former la conscience des jeunes, qu'ils aient sombré dans le péché mortel et goûté au poison qui crée l'habitude?

(Extrait de "La Semaine religieuse de Québec")

RENSEIGNEMENT TRÈS UTILE...

Pharmacies ouvertes nuit et jour

Pharmacie J. A. Gauthier	520 rue Beaubien Est	GR. 1155
Pharmacie Montréal	916 rue S.-Catherine Est	HA. 7251
Pharmacie Sarrazin & Choquette	921 rue S.-Catherine Est	PL. 9622
Pharmacie J. E. Tremblé	1354 rue S.-Catherine Ouest	MA. 2264

Livraison dans toute la ville

"Ho! que c'est bon, Maman!"



VOILA CE QU'ON DIT QUAND VOUS SERVEZ DU POISSON séché ou mariné

● VOS ENFANTS sont-ils difficiles à table? Sont-ils capricieux? Ont-ils leurs mets préférés?

Donnez-leur du poisson canadien, séché ou mariné, sous la forme d'un des nombreux plats qu'on peut préparer avec cet aliment délicieux.

Vous pouvez vous procurer du poisson séché tel que la morue, l'églefin, le merlan, la merluche et la morue noire, et du poisson mariné tel que le hareng, le maquereau et l'aloise, si loin que vous demeuriez des grandes eaux. Il vous arrive dans le meilleur état, avec toute sa saveur pour votre satisfaction.

Il est épatant pour la santé de la famille... car le poisson contient les protéines et les substances minérales qui aident à développer et à fortifier le corps... et puis il est économique.

Servez du poisson plus souvent... pour la santé et la nutrition de la famille.

MINISTÈRE DES PÊCHERIES, OTTAWA.

Mesdames! DEMANDEZ LA BROCHURE GRATUITE

Ministère des Pêcheries, Ottawa. Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 62 pages, intitulée "Le Poisson au Menu du Jour" et contenant 100 recettes délicieuses et économiques pour la préparation du poisson.

Nom..... Adresse.....

DU POISSON N'IMPORTE QUEL JOUR

LES ÉTATS-UNIS DONNENT UNE LEÇON

A force de boudier les faits et la réalité, nous faisons triste figure à côté de nos voisins

Le Canada français n'aura jamais les moyens de se payer le luxe d'un nationalisme intense à moins d'avoir consenti à relâcher plutôt qu'à intensifier son esprit d'exclusivité. Nous pourrions nous dire "nationalistes", et nous aurons le droit de l'être en réalité, lorsque nous aurons bâti, non pas une province de Québec puissante, mais un Canada puissant dans lequel le Québec pourra jouer un rôle important, prospère et énergique.

L'Angleterre, à l'époque de la reine Elizabeth, était un petit pays dont la population ne comptait que le tiers de la population présente du Canada. Son industrie primaire avait été l'agriculture. Pendant les règnes du père et du grand-père d'Elizabeth — Henri VII et Henri VIII — les fondateurs véritables de l'Angleterre moderne — des tisserands sont venus de l'Europe continentale jeter les bases de l'industrie britannique. Les Anglais ont appris des immigrants les principes du commerce, et ils ont fini par s'y perfectionner au point qu'ils ont pu surpasser leurs maîtres dans leur propre métier.

Le fait à rappeler c'est que l'Angleterre a su accueillir non seulement les idées nouvelles, mais les gens qui avaient du nouveau à leur enseigner; elle était prête à modifier sa politique conformément aux faits et à la réalité. Elle ne s'est pas dépensée en efforts inutiles pour déformer la réalité à la mesure de ses prétentions.

Il y a là, pour le Canada français, une leçon qu'il nous convient d'étudier, une leçon que même le Canada entier, anglais aussi bien que français, pourrait avantageusement méditer.

Nous voici en terre canadienne, une nation trois fois plus populueuse que ne l'était l'Angleterre quand elle est sortie du Moyen-Age, infiniment plus riche en ressources naturelles, avec quarante fois sa superficie.

À côté de nous, s'étend un des pays les plus remarquables dans l'histoire, une puissance destinée probablement à dominer tous les peuples anglais, peut-être à guider l'univers vers une conception nouvelle des relations internationales et de la bienveillance nationale; une nation pas mieux dotée que nous par la nature, mais infiniment mieux équipée dans son industrie et son éducation, dans sa finance et sa conscience sociale que nous pourrions espérer l'être dans les nôtres d'ici un siècle, si nous ne modifions la politique qui nous a donné la pauvreté, la faiblesse et la désunion, pendant que les États-Unis marchaient vers la richesse et le pouvoir.

Quel est le secret de la puissance des États-Unis, quelle est la formule qui nous a gardés pauvres?

Les États-Unis ont su s'attirer du monde entier les individus énergiques, hardis, agressifs. Ils les ont accueillis, ils en ont fait des Américains. Ces gens-là ont appris les méthodes américaines, les Américains ont appris les leurs. Dans un seul siècle — à peu près le temps qu'il a fallu aux Tudors pour forger en Angleterre une nation unie — les États-Unis ont presque miraculeusement créé une race nouvelle.

Leur "nationalisme" est probablement le nationalisme le mieux établi, le plus sain et le plus généreux de nos jours. Ils ont le droit d'être nationalistes et de l'être en paix parce qu'ils sont assez riches pour payer ce que coûte la fierté nationale. Et ils sont riches parce qu'ils n'ont pas eu peur de recevoir les idées nouvelles et les peuples nouveaux et de trafiquer avec tous ceux qui étaient prêts à commercer avec eux.

Ils ont appris le jeu anglais, ils le jouent aujourd'hui comme la Grande-Bretagne le jouait du temps de sa grandeur.

Au Canada, dans la province de Québec surtout, nous avons préféré garder le rôle de cousins pauvres et orgueilleux. Nous nous sommes tellement dépensés à nous maintenir Anglais et Français contrefaits, que nous n'avons jamais pu trouver le temps de devenir Nord-Américains, de calculer sainement notre actif et de nous en servir avec intelligence. Nous avons préféré jouer le vieux jeu Européen, stupide et ruineux,

de la politique racique, pendant que les Américains, eux, jouaient le grand jeu des affaires. Nous étions trop fiers pour apprendre, peut-être trop aveuglés par nos cauchemars pour nous rendre compte que nous avions quelque chose à apprendre.

Mais il nous reste encore du temps pour remédier à tout cela, si nous voulons.

Retournons un moment à l'histoire. Pendant que les Anglais, sous leur plus glorieuse dynastie — celle des Tudors — s'occupaient à transformer en puissance mondiale leur petit royaume et leur population barbare, querelleuse, illettrée, il y avait à côté d'eux un autre petit royaume barbare, querelleur et illettré — l'allié traditionnel de la France — l'Ecosse.

Les Écossais, pendant des générations, avaient suivi contre l'Angleterre la politique de séparatisme et de haine racique que la province de Québec suit actuellement contre le reste du Canada et que le Canada, d'une façon plus délicate mais pas beaucoup moins active, suit contre les États-Unis.

Néanmoins les Écossais, gens pratiques, ont fini par se rendre compte de leur situation. Ils se décidèrent de lier leur sort avec celui des Anglais plutôt que de continuer à les combattre par tous les moyens. C'est un des phénomènes notoires de l'Empire Britannique d'aujourd'hui que l'Écosse a joué un rôle aussi grand que celui de l'Anglais lui-même — qu'en réalité, tandis que l'Anglais gouverne la politique de son Empire, c'est l'Écosse qui règne dans ses affaires.

Ce que l'Écosse a fait dans la Grande-Bretagne et à travers l'Empire Britannique, lorsqu'il s'est enfin débarrassé du rôle ridicule d'archi-critique et d'étranger entêté, le Québec peut le faire au Canada, et le Canada peut le faire en Amérique du Nord.

Malheureusement, il y a des races qui ne veulent jamais apprendre, pas même par expérience. Nous en avons un exemple dans le sud de l'Irlande.

Le DORET

Le Col. Molson est mort lundi

Un membre d'une des plus vieilles familles de la métropole vient de s'éteindre doucement, lundi, après une maladie de plusieurs mois. M. le colonel Herbert Molson dont Montréal déplore la perte, était en effet de la quatrième génération de l'illustre famille des Molson, établie ici, il y a plus de cent cinquante ans.

M. Herbert Molson naquit à Montréal, le 29 mars 1875; après des études secondaires au Montreal High School, il obtint le diplôme de bachelier ès-sciences appliquées de l'Université McGill, en 1894.

Ses études terminées, M. Molson prit en main les destinées de la maison d'affaires à laquelle il appartenait et poursuivit la politique inaugurée par ceux qui l'avaient précédé.

M. Molson participa à la grande guerre comme officier. Il commanda outremer un bataillon du 42e Royal Highlanders of Canada et fut décoré de l'ordre de St-Michel et St-George et reçut la croix militaire. Il se distingua particulièrement au front; lorsqu'il arriva en France il était capitaine et terminait la guerre comme colonel. Il fut blessé dans le secteur d'Ypres, en Belgique.

De retour au pays, M. Herbert Molson reprit en main la direction de son importante firme commerciale. Ses brillantes qualités d'homme d'affaires lui valurent le poste d'administrateur de nombreuses compagnies: il fut, entre autres, président de Standard Clay Products, et faisait partie du conseil d'administration de la Banque de Montréal, de la compagnie du Bell Telephone du Canada, du Canadian Industries Limited, de Shawinigan Water and Power Company, du Dominion Rubber Company, de la Banque d'Épargne de la cité et du district de Montréal, du Royal Trust Company, etc.

Lord Beaconsforth, le nomma en 1934, membre de Knight of Grace of the Order of St. John of Jerusalem.

M. Molson fut un des grands bienfaiteurs du Montreal General Hospital dont il fut le directeur jusqu'à il y a quelques semaines. Il s'occupait des intérêts de cette institution depuis 1922. Tout le monde connaît également la façon humaine dont M. Molson traitait les employés de sa maison, et le deuil de la famille ne laissera personne insensible parmi cette seconde famille qu'était pour lui ses employés.

"LE JOUR" offre ses plus sincères condoléances à la famille éplorée.

LE COMMERCE EXTÉRIEUR

L'activité des échanges du Canada s'est encore accrue au cours de la période de douze mois terminée le 31 janvier 1938. Ils se sont chiffrés, en nombres ronds et à l'exclusion des réexpéditions de produits étrangers, par 1.906 millions de dollars, soit 1.099 millions à l'exportation et 807 millions à l'importation. Par rapport aux douze mois précédents, ils accusent un relèvement de 227 millions de dollars, la somme de nos achats ayant augmenté de 161 millions et celle de nos ventes, de 66 millions.

Toutes les rubriques du tableau des importations présentent une plus-value qui atteint 70 millions au poste des fers et aciers, 21 millions dans le groupe des métaux, 20 millions quant aux produits agricoles et autres substances végétales, 14 millions dans le compartiment des fibres et textiles et 12 millions dans la division des métaux non ferreux. On voit par là que le développement de nos importations est attribuable, dans une large mesure du moins, à l'accélération de la production industrielle qui s'est manifestée, dans notre pays, pendant les onze premiers mois de l'année dernière. Au tableau des exportations, si l'on s'en tient aux trois rubriques qui ont subi des modifications importantes, on constate, d'une part, une contraction de 113 millions dans nos ventes de produits agricoles et autres substances végétales et, d'autre part, un gain de 96 millions dans nos expéditions de métaux non ferreux et de 43 millions dans nos livraisons de bois et papiers. Il est intéressant de noter que l'accroissement de nos exportations de minéraux — notamment, par ordre d'importance, l'or, le nickel, le cuivre et le plomb — a presque compensé la régression de nos ventes de denrées agricoles, dont le blé constitue la plus grande part. La proportion des produits des mines dans notre commerce d'exportation, qui n'était que de 6 pour cent en 1919 et de 9 pour cent en 1928, dépasse aujourd'hui 30 pour cent. L'excédent de nos exportations de marchandises sur nos importations, pendant cette période de douze mois, s'élève à 292 millions de dollars, à rapprocher de 387 millions pendant les douze mois précédents. Ce déclin de 95 millions dans la balance favorable du commerce trouve une atténuation appréciable dans le relèvement du revenu du tourisme. Une évaluation préliminaire de l'Office national de la statistique fixe à 295 millions de dollars les dépenses des touristes étrangers au Canada en 1937. Si l'on déduit de cette somme les dépenses des touristes canadiens à l'étranger, estimées à 123 millions, on fait ressortir à 172 millions le revenu net du tourisme l'année dernière. Il avait été de quelque 142 millions en 1936. L'analyse du commerce extérieur du Canada au mois de janvier met au jour une situation beaucoup moins satisfaisante. La valeur de nos échanges, pendant le premier mois de l'année, s'établit approximativement à 121 millions de dollars, en comparaison de 134 millions en janvier 1937. Cette diminution de 13 millions tient presque uniquement au déclin de nos exportations, qui a dépassé 11 millions. Les quatre rubriques principales du tableau des exportations sont en régression. Nos ventes de bois et papiers ont fléchi de 4 millions; nos ventes de denrées agricoles, de 3 millions; nos ventes de produits animaux, de 3 millions également, et nos ventes de métaux non ferreux, de 2 millions. Bien que nos exportations vers le Royaume-Uni et vers l'ensemble des pays britanniques aient augmenté d'environ 11 pour cent, nos exportations totales ont décliné de 13,6 pour cent. Cela tient à ce que nos ventes aux États-Unis se sont contractées de 38,5 pour cent. On en peut conclure que le rétablissement de notre commerce extérieur dépendra dans une large mesure, au cours des prochains mois, de l'amélioration de la situation économique aux États-Unis.

(Extrait de la lettre mensuelle de la Banque Canadienne Nationale).

Les cours de tourisme

Grâce à renouvellement d'octroi du gouvernement provincial, les cours de Tourisme de l'Université de Montréal se donneront de nouveau, ce printemps. C'est la nouvelle que viennent de recevoir messieurs Victor Morin et Wilfrid Du Cap, respectivement président et directeur de l'Ecole, de monsieur Denis Baril, directeur du Tourisme de la province de Québec.

Ces cours sont donnés dans une des salles de l'Université de Montréal, 1625 rue Saint-Denis.

SUR MONTRÉAL ET LES ENVIRONS

Histoire (Victor Morin); Géographie (Raymond Tanghe); Institutions religieuses et éducationnelles (Monsieur Olivier Maurault, recteur de l'Université); Ethnographie (Casimir Hébert); Topographie (Montarville Boucher de la Bruère); Musées d'arts et d'histoire (Jean-Baptiste Lagacé); Itinéraires touristiques (Wilfrid Du Cap).

SUR MONTRÉAL ET LA PROVINCE

Voies de transport (André Morin); Architecture des édifices publics et privés (Aristide Beaugrand-Champagne); Commerce et industrie (Emile Benoist); Arts domestiques canadiens (Emile Vallancourt); Systèmes administratifs (Joseph-Albert Bariteau); Organisations sportives (E. C. St-Père).

Ces cours se donneront trois fois la semaine, les lundis, mercredis et vendredis soirs et dureront environ trois mois.

Les cours sont gratuits, sauf un droit d'inscription de deux dollars lesquels seront, cette année, remis à tout étudiant qui aura assisté aux trois quarts des cours.

Pour renseignements et inscriptions, s'adresser au directeur de l'Ecole, 3700 Ave. Calixa-Lavallée, FA 1236, FR 6208, CH 1574. On prendra également les inscriptions tous les soirs de la semaine prochaine à l'Université.

JEAN STIEN

gastrologue

Toujours au 505 Dorchester (est)

PLateau 0704

LES MARCHÉS FINANCIERS

La Bourse de Montréal n'a manifesté aucun regain d'activité en ces dernières semaines, mais elle a fait montre d'une fermeté remarquable dans les circonstances. La marche des affaires au Canada et les événements extérieurs ne semblent avoir fourni jusqu'ici à la spéculation ni raisons de s'engager plus avant, ni motifs de liquider ses positions. Ce sont surtout des préoccupations de placement qui inspirent acheteurs et vendeurs, ce qui ne peut avoir pour effet que d'assainir et de stabiliser le marché. Depuis un mois, certaines valeurs industrielles — construction mécanique, pétroles, pâtes et papiers, brevages, matériaux de construction — ont enregistré de légères plus-values, alors que d'autres, telles que la meunerie et les textiles, ont décliné, et que d'autres enfin sont restées à peu près stationnaires. Si l'on envisage la situation avec un certain recul, on constate que la grande vague de hausse amorcée en 1933 atteignait il y a environ un an son point culminant. Depuis ce temps-là, la tendance à la baisse l'a généralement emporté, mais en ces derniers mois la cote paraît avoir retrouvé une position plus solide. Il n'y a pas lieu de prévoir, semble-t-il, un mouvement d'ensemble de quelque ampleur sur notre marché, tant que la situation économique des États-Unis ne se sera pas éclaircie ou que les effets du changement d'orientation de la politique extérieure de l'Angleterre ne se seront pas fait sentir en Europe.

Le montant des émissions d'obligations canadiennes au mois de février s'est élevé à quelque 73 millions et demi de dollars, ce qui représente une diminution d'un peu plus de 50 pour cent par rapport à janvier et d'environ 27 pour cent par rapport à février 1937. Cette somme se composait de 50 millions de dollars de bons du Trésor et d'un peu plus de 20 millions d'obligations provinciales, les trois autres millions étant partagés à peu près également entre des émissions municipales et des émissions industrielles. La grande abondance des disponibilités, jointe à la pénurie de nouveaux titres, a entretenu sur le marché une forte demande. Sans être l'objet d'une grande activité, les obligations de premier ordre ont enregistré, dans l'ensemble, une hausse aussi soutenue et plus appréciable encore qu'en janvier. Le marché des titres à court terme s'est tout particulièrement signalé à l'attention, le rendement des fonds d'État de cette catégorie ayant fléchi d'environ 20 pour cent. Cette nouvelle orientation s'est manifestée d'une façon significative lors de la négociation, le 28 février, de bons du Trésor fédéral à l'échéance de trois mois. Ces titres se sont vendus sur une base moyenne de rendement de 5,84 pour cent par an, soit le plus faible taux d'intérêt que l'État ait payé jusqu'ici dans une opération de cette nature.

Il est intéressant de noter qu'au cours des dernières semaines, quelques municipalités qui comptent parmi les mieux administrées du Québec et de l'Ontario ont négocié des emprunts, à vrai dire peu importants, à des conditions plus avantageuses que jamais. Il reste à savoir pendant combien de temps la rareté des bonnes valeurs à revenu fixe continuera d'influer sur le marché et jusqu'où cette influence se fera sentir.

(Du Bulletin de la Banque Canadienne Nationale).

Tribune du lecteur

Protestation

Montréal, le 18 mars 1938.

Monsieur J. C. Harvey,

A titre de citoyen "Canadien Français", je proteste avec véhémence contre une perquisition faite à mon domicile, jeudi le 17 courant, en vertu de l'inique loi du cadenas. Je chéris la liberté, (tout en respectant la loi et l'ordre) et je m'insurge contre ces "violations de domicile" faites sous l'empire de cette loi "inconstitutionnelle et désavouée".

Je ne fais parti, depuis deux ans d'aucun mouvement quoique j'assiste à de nombreuses conférences; je suis abonné à divers journaux; j'aime me renseigner et je lis beaucoup. Est-ce là un crime social ou démocratique? Je fus, il y a deux ans, vice-président de la C.C.F., mouvement légal et démocratique, opposé politiquement au parti communiste et comptant six députés au parlement fédéral.

Je n'ai jamais "en aucun temps", fait partie du parti communiste et si cette loi est dirigée contre eux, j'entends qu'ils s'en tiennent là, et nous fichent la paix... Je tire de cette visite, la conclusion qui s'impose: importuner, d'une part, tous les hommes libres, chefs d'union ou de mouvement progressif en les persécutant le plus possible et d'autre part, rendre service "à certaine puissance de ténébres" en supprimant tout article, livre, journal, et propagande de nature à répandre un peu de lumière, de vérité ou de raison, dans cet "univers de folie".

Les agents perquisiteurs firent leur devoir d'une façon courtoise et intelligente, je les en félicite; je n'avais que quelques journaux, parmi lesquels trois ou quatre "Clarité" qu'ils emportèrent. Je compte bien que vous publierez cette lettre, afin de prouver irréfutablement, que cette loi de "Cadenas Duplessis" n'est qu'un attentat de plus contre nos libertés démocratiques. Veuillez agréer mes remerciements anticipés et me croire,

Oscar LATREILLE

Avis d'application pour divorce

AVIS est donné par les présentes que IDA HILLMAN LIVERMORE, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, épouse de William Thomas Woodall, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente ou prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, WILLIAM THOMAS WOODALL, de la cité de Montréal, comptable, pour cause d'adultère et désertion.

Daté à Montréal, ce 1er jour de mars 1938.

ROYAL E. C. WERRY, C.R.

procureur de la requérante,

En parlant radio avec...

PAUL L'ANGLAIS

Relégué au fond de la cuisine radiophonique, le metteur en ondes, dont le rôle est aussi important qu'obscur, mérite une considération tout au moins aussi grande que celle due aux interprètes. Afin de rendre un peu justice à ces travailleurs inconnus, "Le Jour", sous forme d'interview, présentera de temps en temps à ses lecteurs, les différentes conceptions qu'ont du travail radiophonique nos principaux metteurs en ondes.

Nous avons cru répondre au désir de nos lecteurs en interviewant le premier, M. Paul L'Anglais, dont l'émission "813" Arsène Lupin rapporte tant de suffrages à notre Radio-Concours.

M. L'Anglais est un homme jeune, actif et travailleur. On trouve chez lui ce rare mélange de l'homme pratique et de l'homme de goût. Après avoir vainement tenté de s'intéresser à l'étude du droit pendant deux ans, M. L'Anglais devint publiciste, chemin tout indiqué à sa carrière.

Ainsi, de la publicité telle que vous l'entendiez à la mise en ondes, il n'y avait qu'un pas à faire, si je comprends bien?

Oui, et je l'avoue, ce pas fut assez difficile. Il me permit cependant d'entrer à CHLP, où, à côté de Giulio Romano, je fis mes premières armes. Plus tard, je fondais avec mon ami Ivan Tyler la Radio Program Producers, à laquelle je m'occupe toujours.

Je m'aperçois que vous avez fait un succès de votre Radio Program Producers?

N'exagérons rien! En tout cas, je puis vous dire qu'elle m'occupe constamment.

Rappelez-moi les titres de vos premières émissions.

La première émission que j'obtins fut "Le Programme Laurentien", je dirigeai en suite "L'Auberge des Chercheurs d'Or" (Radio-Roman Molson) et après "Le Chanteur Masqué", finalement, un assez bon nombre de clients que je me suis toujours efforcé de satisfaire et que j'ai réussi à garder.

Voilà ce qu'on peut appeler un succès!

Si vous voulez.

Vous vous occupez maintenant...

...d'Arsène Lupin, du "Magasin Général", de "Joson et Josette", de "Tit-Joe Labatt", de "Radio-Hockey" et de "Paul Carole".

Quel est d'après vous, M. L'Anglais, le meilleur moyen d'assurer le succès d'une émission?

Vous me posez là une question à laquelle il est bien difficile de répondre, c'est un peu comme si vous

me demandiez de vous expliquer en quelques mots tout ce qu'il faut faire depuis le projet vaguement conçu, jusqu'à sa complète réalisation. Toutefois, je peux dire dans les grandes lignes — s'il s'agit d'une émission commerciale — qu'il faut d'abord trouver un projet qui sera de nature à plaire autant au commanditaire qu'au public radiophile; et je vous prie de croire que ce n'est pas toujours facile. Le programme accepté, il ne faut pas dormir sur ses lauriers c'est à partir de ce moment qu'il faut travailler sans relâche, apportant sans cesse un soin extrême dans les détails.

Par exemple?

Le texte! Il faut lire et relire le texte, le corriger sans cesse. Il m'arrive même d'opérer un changement au tout dernier moment, juste avant l'émission. Puis... il faut être très minutieux dans le choix des interprètes, les faire répéter le plus souvent possible afin d'obtenir d'eux l'interprétation qui plaira...

C'est tout un travail!

A qui le dites-vous? Et ce n'est pas tout, le metteur en ondes doit apporter le même souci du fini dans une émission de moins grande envergure. Il ne faut jamais rien bâcler, rien laisser à l'à-peu-près. Une réputation de réalisateur est à ce prix... Il y a aussi le décor sonore qui demande un réglage précis, afin de pouvoir suggérer à l'auditeur l'atmosphère où évolueront les personnages, vous ne pouvez concevoir toute l'importance que peut avoir par exemple un simple bruit de porte qui se ferme, de fenêtre qui s'ouvre, du tic tac d'une horloge etc. etc.

Ce travail où abondent les responsabilités, doit, malgré tout, être très intéressant par le charme des imprévus qu'il comporte?

J'aime beaucoup mon travail, même si l'élaboration en est hérissée de difficultés et parfois de réels embêtements. En tous cas je m'amuse à les surmonter.

Non sans succès... et la télévision?

C'est une toute autre affaire qui verra sûrement changer la technique actuelle de la radio. Vous pouvez être assuré que les possibilités seront grandes et variées. Pour ma part, je suis anxieux de sa réalisation pratique ici... j'ai l'impression que je m'adapterai à ces conditions nouvelles de travail.

La secrétaire de M. L'Anglais me fait discrètement comprendre que l'interview doit prendre fin; M. L'Anglais s'excuse de me quitter brusquement, ses interprètes l'attendent pour une répétition à CBF.

Micro Scome

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

est toujours heureuse d'accueillir et de servir de son mieux les lecteurs et les amis du journal "LE JOUR"

Elle les invite, dans leur plus grand intérêt, à ouvrir un Compte d'Épargne, à son bureau principal, 221 rue St-Jacques ouest, à Montréal, ou dans l'un de ses 314 succursales et bureaux.



Achats simplifiés à prix économiques

Les Magasins Dominion ont simplifié pour les ménagères la tâche d'approvisionnement la table en mettant à leur disposition une grande variété de produits de qualité supérieure. Peu importe ce dont elles ont besoin en fait de produits alimentaires, elles savent qu'elles peuvent le trouver aux Magasins Dominion, à prix modique et présenté d'une façon attrayante. Grâce à eux, elles obtiennent un meilleur rendement de leur budget pour la table. C'est pour cette raison que les Magasins Dominion jouissent d'une popularité croissante auprès des gens qui comptent le plus — ceux qui forment la classe moyenne dans chaque localité où ils sont installés.

Les Magasins Dominion ne simplifient pas seulement les achats: ils simplifient aussi la vente pour les cultivateurs et les producteurs, qui trouvent en eux une source de revenus sur laquelle ils peuvent toujours compter.

DOMINION STORES LIMITED



GIN DE KUYPER

L'eau d'érable se boit froide. Le shirap se boit chaud et le bon vieux

est un régal de toutes manières!

10 once 85c
26 once \$1.90
40 once \$2.65

RECETTE ORIGINALE DE LA "POINCE"
● Le jus d'un citron
● Sucre au goût
● Eau bien chaude
● Une pincée de menthe
● Deux doigts de GIN DE KUYPER
● Le GIN DE KUYPER ne contient pas de sucre.

«CLAUDINE À L'ÉCOLE DU JOUR»

Le mot féminin

Hommage aux infirmières

Le 11 mars dernier, lors du régal-causerie des gardes-malades de l'hôpital St-Luc, M. Francoeur a rendu un bel hommage aux infirmières. Mais pour vous, chères lectrices, qui n'êtes peut-être pas dans la salle St-Sulpice ce soir là, je viens le prolonger ici.

Quelle admirable carrière que celle d'infirmière! Mais c'est bien plus qu'une carrière, c'est à la fois une vocation et un art!

Passer des jours et des nuits auprès des malades, panser des plaies, entendre toujours les mêmes doléances, accomplir les pires besognes... que cela doit demander de renoncement et d'amour! Aussi une constante association de la bonté et de l'intelligence.

Si vous avez déjà séjourné dans un hôpital, vous savez tout le bien que peut faire une main douce et fraîche qui se pose sur un front brûlant, une parole d'encouragement, un sourire bienveillant et même une douce fermeté qui sait résister à vos

caprices injustifiés.

On a dit bien des sottises sur les gardes-malades et leur profession... vous savez: "la chasse aux médecins!" C'est tout simplement ridicule! La personne infirmière, car auprès des malades, elle se déplaie autant qu'elle déplaie; et croyez-vous qu'il existe des médecins assez naïfs pour faire d'elle l'épouse et la collaboratrice?

Malheureusement, il arrive souvent que les malades, par mille plaintes et caprices non fondés, compliquent volontairement la tâche de ces femmes, dévouées. "Ah! ces patients!" comme disait M. Francoeur.

J'exhorte volontiers les infirmières, mais je n'irai pas jusqu'à vous souhaiter — toujours comme ce brillant journaliste! — sans faire un séjour à l'hôpital, reconnaître le mérite et l'importance sociale de celles qui consacrent leur vie à soulager ceux qui souffrent.

Alice GUAY.

J'ai vu dans le miroir des âges

Mon visage flétri par la bise inclemente
Sourire sans regret au chemin parcouru,
Mon regard éclairé d'une flamme latente
Lentement se fixer sur le jour disparu.

Vers le passé lointain qu'enveloppent les ombres
J'ai vu mon cœur errer jusque sur un sommet
Où, dans un coin désert et parmi des décombres
Pleuraient mon premier rêve et mon premier secret.

Dans l'ombre déployant son voile de tristesse
Mon âme s'enfuyait comme un oiseau glacé
Vers l'horizon serein et la chaude allégresse
Loin du frimas des ans où vivent les passés.

Au détour du chemin où ma vie agonise
Le temps mortel aussi achève de compter
Les matins et les soirs. — Vieux tic-tac qui se brise
Que je t'ai vu petit devant l'éternité.

A l'ombre de la mort, ma vieillesse meurtrie
Une dernière fois, alors, de tous mes yeux
Je plaçai sur ton front la grâce évanouie
Du jour à son aurore. Et je t'ai dit adieu!

Ce soir je vais partir pour une vie nouvelle
Où l'été ne meurt pas où la fleur est sans fin
Vers le plein du bonheur, vers la joie éternelle
Sans craindre pour moi-même un sombre lendemain.

★ ★ ★

O Roi, mon Créateur, en cette heure dernière
Dans vos sacrés parvis venez me déposer
Je suis un faible atome à qui la mort est chère,
Si souvent elle a dit: en haut! là, espérez!

Du ténébreux exil où monte ma prière
Je cherchais sans savoir le ciel dans les humains
M'approchant près de Vous en murmurant: "Mon Père"
Je sens ce qu'est la vie et me jette en son sein.

Pauline L. S. P.

Pour le cordon-bleu

Crêpes de pommes de terre. — Six pommes de terre, sel, poivre, deux oeufs, trois grandes cuillerées de beurre, pâte à crêpe, persil.

Epluchez et râpez 6 pommes de terre cuites, assaisonnez avec du sel et du poivre, ajoutez 2 oeufs. Mélangez bien le tout. Mettez trois grandes cuillerées de beurre dans la poêle, chauffez le fourneau et versez quelques grandes cuillerées de pâte qu'il faut ranger un peu distancées les unes des autres. Quand les crêpes sont dorées d'un côté, retournez-les de l'autre. Servez très chaud avec garniture de persil.

Aubergines au fromage gratinées. — Coupez les aubergines en tranches minces dans le sens de la longueur; mettez-les au sel pour leur faire rendre leur eau amère. Egouttez-les ensuite sur un linge et faites-les frire complètement à la poêle. D'autre part, faites fondre du beurre dans une casserole, ajoutez-y un peu de jambon maigre coupé en petits dés; cuisez un peu le jambon sans le laisser roussir. Saupoudrez alors de farine, mouillez peu à peu avec du lait, de façon à obtenir un sauce béchamel légèrement poivrée. Mettez les tranches d'aubergines frites dans cette sauce. Retirez la casserole du feu et incorporez à la sauce nœuds de fromage râpé. Beurrez un plat allant au feu, mettez-y les aubergines et du beurre. Saupoudrez de fromage et de chapelure. Mettez à gratter au four. Lorsque la surface est bien dorée, la cuisson est terminée et les aubergines sont prêtes à être servies.

Omelette Suzon. — Faites tremper des miettes de pain (une demi-tasse environ) dans un demi-verre de lait bouilli. Mettez sur feu doux une poêle légèrement graissée ou huilée; prenez deux oeufs dont vous battez les blancs en neige et les jaunes en omelette. Ajoutez le pain trempé, quelques champignons préalablement sautés et ensuite les blancs en neige sans trop les remuer. Versez le tout dans la poêle chaude, couvrez et laissez cuire à une chaleur douce et égale. Quand la cuisson est à point, servez l'omelette repliée en deux et arrosée d'une sauce tomate.

Gâteau moscovite. — Prenez 3 oeufs frais, battez-les pendant une demi-heure. Puis mettez dans un vase creux 1-4 de livre de farine autant de sucre en poudre. Versez les oeufs en les battant toujours; puis un verre de bonne crème. Tournez le mélange pendant encore une demi-heure. Enfin faites fondre un peu de beurre frais dans une tourtière, versez-y la pâte. Il ne vous reste plus qu'à faire cuire au four, jusqu'à ce que le gâteau ait pris couleur.

Ce gâteau se sert froid avec le thé ou avec une crème et il est excellent.

Pour être belle

Le soin des yeux

Les yeux sont des organes dont on exige beaucoup en compensation du repos qu'on leur accorde. Chaque fois que vous le pouvez, fermez vos yeux. Non pas tant pour méditer que pour reposer tous vos muscles et ceux aussi de la vue. Dormez longtemps. Le sommeil enlève comme par magie les boursofflures des paupières. Ne lisez pas en voiture ou dans le train. Évitez les signes typographiques trop petits quand votre vue n'est pas excellente. N'allez jamais au soleil ou n'abordez jamais des champs de neige sans lunettes foncées. Sinon, à l'angle externe de vos paupières, des pattes d'oeil indolores s'inscriront. Enfin, pour les paupières fatiguées, rien n'est supérieur aux compresses d'eau de rose ou d'eau salée.

Des sourcils lisses

Brossez tous les soirs vos sourcils avec une petite brosse à dents réservée à cet usage et très dure. Brossez d'abord à rebrousse-poil, puis en remontant les sourcils très haut. Ne les lissez qu'après. Cela aura le double avantage de rendre vos sourcils souples et soyeux et de fortifier l'arcade sourcillière. Vous avez qu'une arcade sourcillière haute et pure est un des plus beaux signes de jeunesse.

Québec

Au palais législatif séance hors série...

En sourdine et à contre-temps jouent les "Bills" néfastes. Silence lourd d'angoisses... Tout à coup vient la réplique: D'un commun accord deux groupes "blackboulés" entonnent les mélodies favorites d'un Opéra Comique étonnamment dans la note...

Et la musique met dans l'orageuse assemblée une atmosphère de tristesse...

Folâtres, endiablés, les gais refrains voltigent, tournent, virevoltent, se lancent à l'assaut, accrochent les dissidents, donnent le ton à des milliers de radiophiles aux écouteurs...

entraînent les "cadenas" à faire claquer la castagnette!!! Et bernique! Voilà que tout Québec, ville et province, entre dans la ronde...

I

SOLO ET CHOEUR DE FEMMES (air connu)

Les Soldats d'Angureau sont des hommes, sont des hommes
Et toutes faibles que nous sommes
Je prétends que nous les valons
Car nous faisons des hommes (bis)
Et tout ce que nous voulons (bis).

II

SOLO ET CHOEUR TUTTI VOCE (air connu)

Voilà comment cela se mène:
C'était pas la peine (bis)
Non pas la peine assurément
De changer de gouvernement!
(Extrait de "La Fille de Madame Angot").

AUGUS, CORA, MIMI.

L'éducation des chers petits

Ma chère Marthe,

Combien tu as raison de dire que l'éducation du tout jeune enfant pose des problèmes difficiles! Après avoir discuté longuement, Hugues et moi, sur l'éducation qui conviendrait de donner à nos enfants, nous sommes tombés d'accord: nous leur laisserons le plus de liberté possible; lorsqu'il s'agira de leur défendre quelque chose, nous ferons appel à leur intelligence et non pas à leur obéissance contrainte. Il y a une façon d'exercer l'autorité légitime qui rend celle-ci insupportable. L'autorité prend si aisément figure de tyrannie! Et la tyrannie n'est-elle pas le stimulant de toutes les révoltes? Deux dangers guettent les parents qui usent d'une autorité trop rigide: ou bien les enfants, par esprit de réaction, feront en secret le contraire de ce qu'on leur commande; ou bien ils obéiront passivement, ils se plieront et, à force de se plier, ils deviendront des êtres sans personnalité et sans caractère, des larves. L'autorité doit être à la fois ferme et souple. Elle doit inspirer le goût du bien et du beau; elle ne doit pas vouloir l'imposer par décret.

Je suis comme toi, ma chère Marthe: j'aime beaucoup les enfants, je les ai beaucoup observés. Comme nous les connaissons mal et peu! Comme nous n'avons pas su de nous pencher sur eux, de les regarder vivre, de les comprendre! Que nous avons tort de les juger de petites mécaniques. Rien de plus passionnant, à mon goût, pour une jeune mère que l'étude de la nature humaine, de ses diverses réactions. Étude pleine d'amour, et qui nous guide précieusement dans la conduite à garder vis-à-vis des enfants.

Qu'y a-t-il au fond de l'âme de l'enfant? Que se passe-t-il dans sa petite tête? Nous le pénétrons: il se soumet. Mais sa soumission est-elle parfaite, sans arrière-pensée? Nous croyons qu'il accepte en automate. Bien souvent, au contraire, il nous juge. L'enfant ne manque ni de sens critique, ni de clairvoyance; il a surtout un instinct très vif de la justice, la moindre partialité, le plus léger passe-droit le révoltent.

N'oublions pas, ma chère amie, que nous, les parents, nous sommes pour nos enfants, des êtres à part, des personnes supérieures, des demi-dieux. Ils nous croient tout-puissants et infailibles. Nous croient pour eux de vivants et admirables exemples qu'ils imitent inconsciemment. Ils nous appellent pour régler les différends qui s'élèvent entre eux; nous sommes le tribunal suprême où viennent se dénouer leurs petites querelles. Petites querelles? Évidemment, si nous les jugeons à notre mesure, les soucis, les chagrins, les difficultés du jeune enfant nous paraissent futiles, dignes tout au plus d'un sourire de commisération. Mais je pense qu'il est fort maladroit de trop laisser voir à l'enfant que nous attachons peu d'importance à ce qui lui semble capital. S'il se rend compte que nous nous désintéressons de lui, que nous ne prenons pas au sérieux ce qui le passionne, il s'éloigne peu à peu de nous, il se rétracte, il devient secret. Ainsi se creuse le fossé entre le père et le fils, la mère et la fille, ainsi s'approfondit entre deux générations l'abîme que nous avons tort de croire faible. Les peines, les misères des petits enfants ne sont petites que pour nous. En fait, elles sont graves pour ceux qui les supportent. C'est pourquoi il ne faut pas en rire devant ceux qui en sont affligés et qui recherchent notre secours.

Notre petit Michel n'est âgé que de quatre ans, notre petite Danièle de trois. Hugues et moi, nous ne nous moquons jamais d'eux. Aussi ont-ils pleine confiance en nous. Oh! je sais bien que nous ne demeurerons pas toujours à leurs yeux les personnages illustres que nous sommes aujourd'hui! Toutefois, notre plus cher désir, mon mari et moi, c'est de conserver toujours la confiance de notre fils et de notre fille. Ils nous considèrent présentement bien au-dessus d'eux. Puisant-ils, plus tard, ne pas nous considérer trop au-dessous? Il faut se résoudre, un jour, à n'être plus des dieux pour ses enfants. Mais peut-être est-il plus doux d'être pour quelqu'un un ami qu'un dieu?

N'est-ce pas, Marthe, qu'il y a une amitié possible entre les parents et leurs enfants? L'incompréhension réciproque, trop commune, est-elle inévitable? Notre tendance naturelle à l'apathe trouve commode de le croire. Ainsi nous évitons des efforts, une dépense d'intelli-

gence et de bonne volonté...

Pour ma part, je ne conserve pas l'illusion d'une éternelle jeunesse. Je consens sans vaines plaintes à vieillir. Je tiens moins à garder un visage sans ride qu'un cœur jeune et qu'une mémoire qui se souvient sans amertume des beaux jours disparus. Lorsque Danièle aura dix-huit ans, je ne serai plus, moi, une toute jeune femme. Mais j'espère que je me rappellerai de l'avoir été, d'avoir souffert de certaines rigueurs inutiles, d'avoir pleuré et connu des sentiments de révolte sous la contrainte d'une autorité arbitraire, trop rude... J'obtiens beaucoup plus de mes petits en les traitant avec douceur et indulgence que d'autres obtiennent des leur en les rudoisant, en les commandant durement. Excellente aujourd'hui, pourquoi la méthode le serait-elle moins plus tard?

On dit: "Petits enfants, croix légères, grande enfance, lourdes croix." On se plaint aussi qu'en vieillissant les enfants deviennent pour leur père et mère des étrangers. Certes, mon Michel et ma Danièle vivent sans cesse tout près de moi et je puis caresser encore l'illusion qu'ils m'appartiennent, qu'ils sont pour moi, consolante chimère! Mais, si je m'y arrête, qu'elle révolte un égoïsme des plus laids. Nos enfants nous sont confiés pour un temps. Puis, c'est la loi de la vie, et c'est une juste loi, ils s'éloignent de nous, ils commencent à mener une vie indépendante, ils font leurs expériences personnelles, les unes fécondes, les autres décevantes. Ils remettent leurs pas dans les nôtres. Et nous qui savons, nous qui les aimons, combien nous voudrions leur éviter les faux pas! Est-ce par des paroles autoritaires, en les retenant par la main, par les épaules, que nous y réussirons? Ils fuient les voix désagréables et ils sont impatientes de couvrir les étreintes qui recherchent-ils? Ceux et celles qui leur expliquent la vie, qui la leur commentent doucement, avec un sourire.

Madame Hugues BERGERET

IL EST MORT!

J'ai assisté à son enterrement le pauvre. Pourtant je ne suis pas chagriné, car voyez-vous, aucun lien de parenté ne l'attachait à moi, son départ me laissa indifférent. Il était de faible constitution et chacun dans son entourage s'accordait à dire que ses heures étaient comptées. Il eut une courte agonie, une après-midi à peine et à l'heure où d'ordinaire la température s'élève chez le malade, il fut terrassé. Le bruit de sa fin prochaine se répandit très vite et en peu de temps sa "chambre" fut comble. Des jeunes femmes, des moins jeunes... voire même des jeunes filles que ce spectacle n'effrayait pas, l'incitaient par des sourires, qui par des arguments à se rattacher à la vie; quelques messieurs, par galanterie pour ces dames plutôt que par conviction personnelle, ont essayé de trouver au moins un palliatif. Et pendant tout ce temps le malade baissait, baissait... Soudain apparut dans les yeux de la plupart des assistants une lueur d'espérance, un médecin allait prendre la parole, on s'attendait encore à un diagnostic favorable, mais le médecin connaissait bien le patient et avec une douce et expressive toute professionnelle, il certifica que le mal était incurable. On a vu alors au milieu de la clameur une majorité écrasante se rallier à l'opinion de l'homme de science. Après un court libéra, le défilé du cortège s'est dispersé non sans murmurer ces mots de la chanson qui se répandaient dans leur cœur un secret espoir: Mais je sais qu'il reviendra... le BILL du droit de vote féminin.

JEANNE

Québec, le 19 mars, 1938.

LE PARADIS DE SATAN serait porté à l'écran si M. Félix Grandé ne change pas d'avis d'ici quelques semaines. L'œuvre d'André Armandy possède toutes les qualités requises pour faire un film épique. Les interprètes seraient dit-on: Jean-Pierre Aumont, Michèle Morgan, Lucas Gridoux. Le metteur en scène ne serait nul autre que Jean Muguil. Est-ce un rêve ou une réalité. Attendons les événements.



Mainbocher nous offre ce manteau inédit, qui est des plus attrayants, tout en n'ayant pas l'air d'un manteau. Il est gris et noir, avec col détachable en renard platine. — La petite toque de feutre noir est signée Suzanne Talbot.

Que d'eau...

Que d'eau, grands dieux, que d'eau et quel barbotage! Un peu plus, on se croirait au bord d'un lac patatougeant dans d'innombrables marécages. Jolie Montréal! Troisième grande ville française du monde!!! Je crois plutôt qu'elle deviendra la Venise de l'Amérique avant quinze jours. Vous voyez ça messieurs, vous rendant à votre travail en gondole?

Les chaloupes du Parc Lafontaine rempliront très bien cet office, oui, nous aurons des gondoles canayennes! (Il faut conserver la physiognomie de la race!) Et puis, il ne serait pas mauvais de protéger la Place d'Armes de l'inondation, d'y apporter des milliers de pigeons (colombes canayennes) et de changer le nom de Place d'Armes en Place Notre-Dame. On devra construire des ponts un peu partout, partout où il y aura de l'eau, et comme il y aura beaucoup d'eau, il y aura beaucoup de ponts. A vous messieurs les députés! Mais du style, n'est-ce pas? Il nous faut de jolis ponts dans "notre jolie Venise".

Je pourrai vous suggérer des noms d'amis qui, non seulement, sont de merveilleux architectes, mais aussi des hommes intelligents, oui, ils sont abonnés au journal "Le Jour". Les chanteurs nantis d'une belle voix connaissent à fond l'art de chanter des baccarolles, et sachant ramener trouveront un emploi lucratif et permanent pour six mois par année, comme gondoliers. Montréal deviendra la ville à la mode, les touristes afflueront de partout, du Brésil, du Pérou, de la Chine, du Japon, des Indes, de l'Europe entière. On organisera des fêtes aux lanternes, présidées par le premier ministre, ou par monseigneur le maire à qui reviendra le mérite d'avoir su, par sa grande prévoyance, donner à la métropole un caractère particulièrement attrayant. Les ca-

Conseils pratiques

Pour vos gâteaux. — En retirant un gâteau du four, mettez-le quelques instants sur un linge trempé dans l'eau froide et tordu. Alors, il sortira facilement sans coller au plat.

Les gâteaux aux fruits sont souvent gâtés parce que les fruits reposent au fond. Il est facile d'empêcher cela en brassant les fruits dans de la farine et en les ajoutant à la pâte à la dernière minute.

Pour conserver les citrons. — Pour conserver longtemps des citrons, enduisez-les d'une couche de paraffine, en vous servant d'une petite brosse. Pour enlever ensuite la paraffine, faites réchauffer les citrons et la couche de paraffine tombera.

Thé-Causerie

M. Paul Morin à la Société d'Étude et de Conférences

Le thé-causerie annuel de la Société d'Étude et de Conférences aura lieu dimanche le trois avril, à quatre heures moins quart, dans le Salon Rose de l'Hôtel Windsor. Son Excellence le Comte de Dampierre a accepté la présidence de cet événement littéraire et mondain qui réunit l'élite intellectuelle de Montréal.

Le conférencier invité est M. Paul Morin. Poète et avocat, érudit, talentueux et complexe, M. Morin est peut-être l'esprit le plus français qui soit en ce pays. Confié à l'auteur du "Paon d'Email" et des "Poèmes de Cendre et d'Or" le thé-causerie de la Société d'Étude promet d'être une fête de l'esprit.

Les personnes qui désirent des renseignements peuvent téléphoner à WA. 2058, AT. 4187 ou AT. 2412.

pris mesquins diront bien que ce n'est pas très malins: laisser la neige et la glace s'accumuler, se bien garder de l'enlever et... la laisser fondre. Oui, mais voilà, il ne s'agitait que d'y penser!

YANINE



L'Hôtel Windsor possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres ultra-modernes et confortables, son excellente cuisine et son service aussi irréprochable que courtis.

WINDSOR
CHÂTEAU DOMINION

QUAND VOUS ÊTES A TORONTO

DESCENDEZ A

L'HÔTEL ST. RÉGIS

Toutes les chambres, hautes et spacieuses donnent sur l'extérieur. Chacune est pourvue d'un balcon et d'une salle de bain carrelée et d'une douche. Table et service de premier ordre. Garage privé attenant.

Loin de tout bruit, quoiqu'à trois minutes seulement du magasin Eaton de la rue College et à proximité des théâtres et magasins.

Chambres simples, doubles, suites avec chambres de bain et douche.
\$2.00 PAR JOUR ET PLUS

392, RUE SHERBOURNE (en haut de Carleton)

RA. 4135



CIGARETTES

SWEET CAPORAL

LA CIRCULAIRE DE MGR GAUTHIER

La lutte contre le fascisme est-elle condamnable?

A titre documentaire, nous reproduisons ici quelques extraits de la lettre circulaire anticommuniste que Son Excellence, Mgr Gauthier, archevêque de Montréal, faisait lire, dimanche dernier, dans nos églises : "Demeurons sur le terrain plus accessible de la pratique ou des faits sur lesquels il faut revenir à tout propos, illustrent de saisissante manière les procédés trompeurs du communisme, et notons les camouflages successifs dont il se recouvre : la ligue pour la paix, les amis de l'Union soviétique, les campagnes contre le fascisme, le salut des institutions démocratiques, la liberté de parole et de réunion, que sais-je encore ! au moyen desquels il espère enrôler les fidèles ou les rancunes des uns, voiler la complicité des autres, et qui lui servent tous à pousser ses petites affaires. En style de guerre, ce sont les nuages, c'est l'écran de fumée qui masquent ses opérations."

"Retenons à titre d'exemple la campagne qui s'amorce de ce temps-ci dans notre province contre le fascisme. Voilà que tout le monde s'en mêle. Ne va-t-on pas jusqu'à créer l'impression que le vrai danger dont il faut nous garder n'est pas le communisme, mais le fascisme ? De braves gens qui n'ont aucune attache communiste, s'y laissent prendre. Il ne m'appartient pas de rechercher le but que certains poursuivent et qui d'ailleurs est assez évident. Ce qui est sûr c'est que le communisme ne peut rien souhaiter de plus heureux pour lui que cette manœuvre : elle détourne l'attention du public de ses propres activités et elle lui permet de dresser chez nous l'épouvantail qu'il agit ailleurs avec succès. Il aura contribué, pour sa part, à lancer la nouvelle injure de "fasciste". On ne peut pas dire que notre vocabulaire s'en soit enrichi pour autant. Mais avec cette invective, le communisme dispose d'un stigmate à la fois imprécis et commode qu'il a réussi à rendre odieux, prompt à discréditer."

"Et si quelques centaines de jeunes gens font de l'exercice physique ou de l'entraînement quasi-militaire, ne serait-ce pas, dans leur pensée, que l'on ne prend pas contre le péril qui nous menace les mesures que l'on devait prendre. Je l'entends exprimer récemment dans un groupe de jeunesse. L'on nous assure pour nous consoler, disait-on, que la gendarmerie royale connaît tous les mouvements des communistes. Cela suffit-il et pourquoi n'agit-elle pas ? Notre gendarmerie est déjà privée par la suppression de l'article 98 d'une arme efficace. Voilà maintenant que le communisme pousse de l'avant les nombreuses sociétés qu'il dirige d'une façon clandestine, à demander le retrait de notre loi provinciale dont l'objet est précisément de nous défendre contre ses entreprises. Si l'autorité compétente cède à ces suggestions, elle se donne figure d'enlever elle-même en pleine bataille leurs armes à des soldats qui se défendent. Il faut bien que cette loi gêne les communistes pour qu'ils en poursuivent si âprement le désaveu. Cela se passe à l'heure où sept à huit cents Canadiens nous reviennent ou vont nous revenir d'Espagne, où ils sont allés se former aux bonnes méthodes dans l'armée rouge, qu'ils seront la troupe de choc dont nos ennemis disposeront. N'est-il pas de prudence élémentaire que nous soyons prêts à toute éventualité ? Connaissant par l'expérience de ces dernières années la façon brutale et sanguinaire avec laquelle les communistes traitent leurs victimes, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que nos jeunes gens veuillent être à pied d'œuvre si un jour ou l'autre, nous sommes atteints par le même malheur."

"L'état d'esprit que ces paroles traduisent n'est pas si rare que l'on pourrait croire. Je prie qu'on le remarque : je ne fais pas en moment l'apologie du Parti National Social Chrétien, ni de son journal de propagande : le Fasciste Canadien, qui fait peur à tant de monde en notre pays. Il y a dans le programme du parti des doctrines très mêlées auxquelles

un catholique doit regarder de près avant d'y souscrire. C'est du nazisme allemand, avec ses erreurs et ses tendances, et dont on a pris soin d'adoucir les arêtes les plus vives afin de le rendre acceptable aux catholiques de chez nous. Sans qu'il soit nécessaire d'y insister comment pourrions-nous oublier la façon dont l'Allemagne hitlérienne traite nos frères dans la foi ? N'y a-t-il pas, d'autre part, dans tous les fascismes, un besoin de domination qui n'est guère favorable à la liberté de conscience et qui renouvelle sans cesse un conflit vieux comme le monde : celui du césarisme et du pouvoir spirituel ?

"Quoi qu'il en soit, ce n'est pas cet aspect qui m'intéresse en ce moment. Il nous importe bien davantage de savoir si le raisonnement de nos jeunes gens ne contient pas une part de vérité, et si notre faiblesse, nos atermoiements, nos attitudes incertaines ne nous agissent pas en somme au profit du communisme. Nous avons l'air de manquer de fierté et de courage. Notre province de Québec subit depuis quelques mois les attaques les plus injustifiées, et l'on nous assimile à quelque peuplade non civilisée du

fond de l'Afrique parce que nous empêchons une poignée de communistes de faire tout le mal qu'ils voudraient. Quelqu'un s'est-il levé au Sénat ou aux Communes pour dire ce que nous sommes ? Et serait-ce chez nous par hasard que l'on ne respecte pas la liberté religieuse ou scolaire du citoyen ? Ne commettons pas la faute mortelle de mettre sur le même pied la liberté telle que l'entendent le communisme. C'est parce que nous hésitons à prendre parti que nous entretenons une quiétude et un malaise favorables à toutes les réactions. S'il n'existait pas, notre conduite ferait naître le fascisme. Nous tombons dans cette contradiction curieuse : par antifascisme nous faisons les affaires du pays le plus autoritaire qui soit au monde : la Russie soviétique."

Ces passages de la circulaire épiscopale se passent de commentaires. Ceux qui l'auront lue rapidement ne se seront pas rendu compte des répercussions considérables qu'elle peut avoir dans l'histoire.

Notons aussi que l'archevêque de Montréal admet lui-même, dans sa lettre, que les communistes ne sont, chez nous, qu'une poignée.

Enfin, nous pensons que la saine démocratie, qui préexistait au communisme, peut et doit se défendre à la fois contre le fascisme et le communisme.

LETTERE DE QUÉBEC

On n'en parlera jamais trop !

L'éducation est plus que jamais à la mode, à cette session de 1938, la troisième de l'Union Nationale. L'enseignement primaire et secondaire, technique et rural, voilà la préoccupation, avec de généreux octrois partout qui vaudront toujours mieux dans les écoles que dans les poches des "schémers" peu scrupuleux du Crédit Agricole.

Nous allons faire le relevé de toute la législation réservée ainsi à la jeunesse que le gouvernement, en la chargeant des lourdes dettes de ses emprunts actuels, veut aggraver dans le but de la préparer à payer. C'est peut-être s'en tirer à bon marché, mais on a déjà vu pire.

Voici d'abord, comme entrée en matière, un petit fait très révélateur que les journaux n'ont pas rapporté. On discutait, la semaine dernière, du bill de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal qui demande l'autorisation d'emprunter plusieurs millions. — Boyez raisonnables, tonne M. Duplessis. Pour régler un déficit, on va-t-il y une façon que celle d'emprunter ?

M. Armand Dupuis, président de la Commission, observe qu'il a fait son possible avec la nouvelle direction, depuis l'an dernier, mais que les faits sont les faits. La population scolaire de Montréal augmente ; elle se déplace aussi, en gagnant le p'tit nord, ces paroisses de Villeray et de St-Edouard qui croissent comme des champignons, qui se subdivisent en d'autres paroisses.

"Il faut construire de nouvelles écoles ; il faut réparer les anciennes. Les enfants sont logés dans des locaux de fortune ; dans d'humides soubassements d'églises, dans des magasins désaffectés, dans des garages, dans des nids à feu, dit-il.

On demande \$1,800,000 pour construire d'autres écoles. On représente qu'il ne s'en est pas construit depuis quatre ans. — Quel régime ! commente le premier ministre.

— Que feriez-vous, M. Dupuis, si on vous laissait à vous-mêmes ? demande M. Auguste Boyer, le député de Châteauguay.

— Nous n'admettrions plus d'enfants, voilà ! Nous serions dans l'impossibilité physique de le faire, reprend le président.

— Nous ne laisserions pas faire cela, intervient notre maire Raynault. La ville y verrait.

— Alors, nous ne pouvons rien, ajoute M. Boyer. Envoyez vos écoliers à l'hôtel de ville. On apprend là ce qu'on peut."

D'apparence plus sérieux, M. Anatole Carignan, député de Jacques-Cartier, demande quels sacrifices devraient faire la Commission pour parer à la situation désastreuse qu'elle expose au comité.

M. Dupuis répond : "Fermer les classes des 9e, 10e et 11e années qui nous coûtent trop cher."

— C'est ce que vous auriez dû faire depuis longtemps, clame M. Carignan. Nous, propriétaires, en sommes rendus à payer des taxes pour l'enseignement secondaire qu'on donne déjà dans des collèges classiques. Il y a 25 ans, on n'avait pas de 9e, de 10e et de 11e années, dans nos écoles, et pis on ne s'en portait pas plus mal."

— Il y a 25 ans, presque tout le monde signait son nom avec une croix, rétorque M. Boyer.

— Vous n'aurez pas \$1,800,000. Vous n'aurez que \$800,000. Et c'est huit cent mille fois mieux que l'ancien régime, conclut M. Duplessis, en recommandant à M. Dupuis de pourvoir à de meilleurs locaux pour les enfants infirmes. Là-dessus, on s'engage dans une discussion humanitaire. On fait, de parts et d'autres, des réflexions fort intéressantes, pendant qu'un garçonnet rachitique qui est page au Salon de la Race, se promène dans la salle

du comité, jusqu'à 11 h. 15 du soir, en fumant une pipe démesurée. Tantôt il est derrière le premier ministre ; tantôt derrière M. Edouard Asselin, le substitut du procureur général. On le voit accourir avec une allumette, chaque fois que M. Raynault porte une cigarette nouvelle à ses lèvres. Puis, après avoir "allumé" le maire, le page utilise le reste du feu pour rallumer sa pipe.

Il s'empile les poumons d'une fumée acre qu'il expire en bouffées sur M. Edouard Labelle, régisseur du C.N.R., qui assiste à la séance. M. Labelle n'en revient pas de ce spectacle qui laisse tout le monde indifférent.

C'est l'hon. Onésime Gagnon, ministre des Mines, qui prend les devants, cette année, avec le prodigieux essor qu'un budget accru lui permet de donner à l'enseignement minier. Son vaste programme comporte d'abord la fondation de l'Ecole des Mines qui sera affiliée à l'Université Laval de Québec. Cette nouvelle institution, la première du genre au Canada français, sera dotée d'une subvention annuelle de \$100,000. On espère suppléer, en moins de cinq ans d'ici, à la remarquable diette d'ingénieurs miniers canadiens-français qui se fait cruellement sentir dans le hinterland du Québec où sont encore enfouies dans le sol, d'incalculables richesses aurifères, argentifères, etc.

Pour compléter ce haut savoir et pour permettre d'autres spécialisations que celle d'ingénieur dans les mines, le ministre a aussi institué des mines-écoles en Abitibi. Les montants sont illimités dans le projet de loi qui ne vient que d'être adopté en Chambre. La première exploitation que le gouvernement a achetée pour faire de l'enseignement pratique, c'est la mine Gale à Val d'Or. M. Gagnon révèle qu'on l'a payée \$45,000. Découverte en 1912, elle ne servit jusqu'ici qu'à ruiner ses actionnaires. Un membre de la Chambre s'est déjà plaint d'avoir perdu de l'argent dans la faillite. Il est bon que cette mine serve maintenant à montrer aux petits Canayens comment extraire du vrai métal ailleurs que dans la poche des actionnaires.

En plus de \$45,000, il en coûtera \$66,500, la première année, pour loger et équiper les étudiants sur place. L'an prochain, il en coûtera "probablement" \$115,000. Le gouvernement fédéral souscrit de moitié dans l'entreprise. Ce sera avant tout une mine pour la ville de Val d'Or.

M. Gagnon ne s'arrête pas là. En se déplaçant du titre de ministre des Mines, il lui reste celui de ministre des Pêcheries. Dans ce dernier domaine, il est tout aussi magnanime. Le poisson, pris et vendu en assez grande quantité, peut aussi aider à la jeunesse à payer "les fardeaux financiers des générations futures" comme dit le Dr Philippe Hamel. Le gouvernement va donc doter le collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière, dans Kamouraska, pour que ce dernier construisse et administre une école des pêcheurs maritimes. Avec cela, "les nôtres" qui mangent tant de viande en Gaspésie pourront profiter, on l'espère, des grands marchés qu'a créés l'ichtyophagie au Canada.

L'hon. Bona Dussault, ministre de l'Agriculture, en est un autre qui est particulièrement soucieux d'éducation cette année.

Quatre écoles d'agriculture seront fondées en Gaspésie, à Nicolet, à Villeneuve (Témiscamingue) et à Chicoutimi. On multiplie ainsi les possibilités pour les fils des cultivateurs de faire fructifier le domaine paternel de façon plus scientifique. D'initiatives en initiatives, on en vient à une autre fondation intéressante : celle d'une Ecole des Hautes Etudes commerciales à Québec.

Sur le front paroissial

J'ai la tête folle

Que de doctrines ! que de choses que je ne connais pas ! que je suis aveugle ! que l'on m'a leurré dans ma jeunesse ! qu'on est donc mal élevé ! mal éduqué et mal instruit !!! Maudite éducation.

Je vous disais la semaine dernière que "je m'en venais comme tous les autres, que je branlais un peu dans la manche". Aujourd'hui, cette grande incertitude — que la lumière produite sur l'obscurité de mon cerveau paralysé par un faux enseignement — fait de moi, comme d'un grand nombre, un incertain de plus. Je ne sais plus où j'allais, où je suis et où je vais. Que faire ? "J'ai la tête folle" !

Votre journal m'a fait du mal, je suis tout de même content de ce mal, il faut souffrir un peu pour connaître davantage ; comme la femme doit souffrir pour demeurer belle ou se faire belle. J'étais cent fois mieux dans mon ignorance crasse (car je ne me savais pas si sot) que dans l'incertitude où vous m'avez fouté... Tout de même je suis heureux de souffrir quelque chose pour la cause. La souffrance que j'endure en ce moment peut se comparer à un mal d'yeux ; j'ai toujours été gardé dans la noirceur nauséabonde voilà maintenant que "LE JOUR" me jette à profusion de la saine lumière. Ma vue n'est pas habituée à une telle clarté, à de tels rayons. La surprise et la lumière du flambeau de la vérité me donnent l'impression que mon oeil s'arrache de lui-même de son orbite ; c'est la surprise, c'est l'incertitude.

Ce qu'il adviendra de moi ? de vous ? de votre journal ? de nous tous ? En effet, ce sont des points d'interrogations. Une chose devrait être certaine : nous travaillons tous pour la même cause : le bien être du genre humain (national ou international) ce ne sont que les

"Attendu que la cité de Québec, capitale de la province, a le droit de bénéficier des avantages que comporte une école supérieure d'enseignement commercial, etc., à ces causes, Sa Majesté, de l'avis et du consentement du Conseil législatif et de l'Assemblée législative, décrète ce qui suit : Le trésorier de la province est autorisé à payer, à même le fonds consolidé du revenu, à l'Ecole Supérieure de Commerce de Québec, Inc., pendant vingt années, une subvention annuelle de \$10,000, à compter du 1er décembre 1937."

Voilà comment on fait les lois générales. La reconnaissance, de ce côté, ne se fit pas attendre. Le directeur de l'institution, le R. F. Palasis, organisa une belle soirée de remerciement à l'hon. Maurice Duplessis, bienfaiteur insigne de la communauté des RR. FF. des Ecoles Chrétiennes. Le député de la division de Québec-Centre, où se trouve située cette école, est invité, mais il refuse de venir, parce qu'il s'appelle le Dr Hamel. Il fait plus : il s'appelle en adressant au R. F. une lettre courtoise où il lui reproche d'avoir eu son subside de \$10,000 par année au prix de la destitution de l'ex-maire J.-E. Grégoire, ancien professeur à l'école, des sciences politiques et économiques. La querelle s'envenime. Les documents de cette polémique sont publiés. Un député, chevalier de la Société du Bon Parler français, dit que la chose est bien "mean et bien cheap". On n'a pas su s'il a voulu parler du Dr Hamel, de M. Grégoire ou du R. F. Palasis qui a fait publier la lettre personnelle de son député dans l'édition de 5 h. du Soleil.

La somme d'un million de dollars a été mise à la disposition de l'hon. Joseph Bilodeau, ministre des Affaires Municipales, du Commerce et de l'Industrie, pour le développement plus intensif de son entente Bilodeau-Rogers qui est un système excellent, inventé et payé par le gouvernement fédéral pour offrir des cours gratuits et des moyens d'orientation professionnelle à la jeunesse chômeuse. En mettant comme montant approximatif, un million de dollars, le gouvernement provincial invite par là l'administration centrale à contribuer de moitié, environ \$500,000 pour prolonger les bienfaits de la réadaptation des jeunes chômeurs dans l'industrie.

Pour finir le cycle de l'oeuvre d'éducation que le gouvernement a parachevée à cette session, mentionnons le bill no 10 intitulé "Loi modifiant la loi des subventions aux collèges classiques qui a pour objet de porter à \$350,000 par année, le montant global des subventions aux collèges classiques ; c'est-à-dire que l'on ajoute sur la cassette provinciale quelques collèges de plus.

La jeunesse est sauve.

Grève des étudiants?

Au moment d'aller sous presse, trop tard pour vérifier l'exactitude de l'information, nous sommes avisés que les étudiants vont se mettre en grève mercredi après-midi le 23 mars.

Ils veulent obtenir la démission du professeur chargé des cours de procédure notariale. Selon notre informateur, les examens n'avaient pas été corrigés, il y a deux ans, et les élèves n'étaient pas même tenus d'assister aux cours.

Pour remédier à cet état de choses, les étudiants sont allés voir le recteur et le doyen, qui se les sont renvoyés de l'un à l'autre sans décider de rien.

Nous donnons cette information pour ce qu'elle vaut : les prochaines quarante-huit heures apporteront sans doute des développements que nos lecteurs suivront avec intérêt ou amusement.

aux lèvres... dans notre belle paroisse.

L'argument suprême qui a prouvé qu'au cercle nous étions tous des puritains et qui dérocha la permission de faire paraître de telles annonces fut présenté par moi. J'ai dit que, suivant leurs principes, il ne serait pas bon d'annoncer les pâtisseries sous prétexte que l'abus des gâteaux rend malade ; qu'il ne serait pas bon d'annoncer les médicaments car ils doivent (et assez souvent dans la douce province) présider aux accouchements et ainsi de suite.

Les pauvres, ils ne comprennent pas que ce ne sont pas les choses qui sont dangereuses, mais l'abus que l'on fait d'elles qui est à réprimer. Il peut y avoir aussi abus dans l'inaction, dans l'endormitoire, dans la neutralité et dans l'abstention.

Le sujet du programme était tellement considérable comme important que nous avons "consacré" toute une réunion à sa discussion. C'était beaucoup trop. Ça été abrutissant. Nous, les jeunes qui ne demandons que de vivre, sommes contraints à demeurer actifs dans l'inaction. C'est surtout le vice-président, K. Mera, frère du Modérateur, qui s'opposait à me laisser parler. Nous avons nous aussi notre loi du cadenas. Je n'ai pas pu tout dire, on ne m'a même pas donné la chance de faire mes adieux car je serai "transféré" dans un cercle de Québec, vu ma nouvelle situation au gouvernement. Je ferai mes adieux à la prochaine réunion, je serai, encore une fois de plus, hypocrite et je me montrerai douloureusement peiné de les quitter tous.

Comme je sortais de la réunion avec K. Mera qui m'avait empêché de parler, j'ai voulu délicatement lui faire un léger reproche. Je lui ai dit très doucement : "K. Mera as-tu du cœur ? As-tu du cœur ?" Ne voulant pas entrer dans une discussion critique pour lui, il m'a répondu par une boutade : "Non, j'ai du carreau..." Je n'ai pas ajouté un mot et je me suis séparé de lui en songeant un jour — s'il prône toujours la même doctrine et si sa diplomatie n'est pas assez diplomatique — il se trouvera lui aussi sur le carreau...

Philorum-Abondius LETENDRE,
Secrétaire-correspondant du
Cercle des Jeunes Gens,
PAROISSE SAINT-EXESPERE.

NOTRE FAVORI NATIONAL



LA MEILLEURE RECETTE
 • De l'essence de menthe
 • De l'essence d'orange
 • De l'essence de citron
 • De l'essence de safran
 • De l'essence de vanille
 • De l'essence de girofle

PRÉVEZ CASSEZ — LA GRIPPE
 avec une bonne Ponce

Distribué et emballé en Canada par MELCHIOR DISTILLERIES LIMITED, Montréal et Québec.

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITTLIT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												
13												

- HORIZONTALEMENT**
- Amoureux exagéré de la chair.
 - Lac du Soudan oriental. — Lieu planté d'aunes. — Ville d'Allemagne (Wurtemberg).
 - Poèmes d'A. de Musset (1835-1840) — Fus digne ou passible de.
 - Fleuve d'Espagne. — 23e lettre grecque. — Nom vulgaire du thymus du veau.
 - Article simple. — Ville de Belgique (Hainaut). — Grammaire : "ble de Turquie".
 - Amoureux parasite. — Grand cachet pour rendre un acte authentique.
 - Difficile à entamer. — Dieu de la mythologie grecque identifiée avec Mars des Romains. — Interjection, sert à marquer la joie.
 - Epique. — Poil. — Levant.
 - Enfant célèbre par son héroïsme (1780-1792). — Cité légendaire bretonne. — Note de la gamme.
 - Petite boîte montréalaise fameuse.

pour son questeur de voix d'homme.
 11. — Avertisseur de dieu. — Chemin bordé de maisons. — Proprie favorable.
 12. — De la nature du sable. — Friandise dans le langage des enfants.
 13. — Femme très dévouée. — Le Christ promis dans l'Ancien Testament.

SOLUTION DU PROBLEME NO 27

paru dans le "Jour" du 19 mars

C	A	M	O	U	F	L	A	G	E	C	O
O	R	A	N	T	E	R	O	N	D	E	E
L	E	Z	E	R	A	T	U	R	E	T	
O	T	A	G	E	S	A	P	E	B	A	
N	I	S	A	R	D	B	I	N	G	O	
N	E	L	I	D	O	L	A	U	R		
E	R	N	E	M	A	R	L	I	L		
P	R	E	A	U	B	E	N	N	E	T	
I	O	E	B	A	T	A	M	E	R		
S	U	F	F	R	A	G	E	T	E		
T	A	I	E	S	O	L	E	I	L		
E	N	N	S	E	T	S	F	A	X		

VERTICALEMENT

- Division des anneaux. — Evénement fortuit.
- Musique des tirailleurs algériens. — Ville de Chaldée. — Malai de Madagascar.
- 2e conjugaison. — Désespoir des peureux ou terrain d'exhibition de "patrons".
- 1ère conjugaison.
- Promptitude, précipitation. — Principe odorant de la racine d'iris.
- Petite ruse. — Cause de l'ascension. — Douze mois.
- Pronom indéfini. — Nom donné à certaines leures pathogènes. — Adjectif démonstratif.
- Adversaire des suffragettes.
- Gros oiseaux palmipèdes. — Hard audacieux. — Parcours des yeux.
- Ille fortifiée dans le détroit de (Bah-el-Mandeb). — Carburant d'hydrogène trouvé en distillant la houille.
- Roi de Juda. — Pronom personnel. — Carte à jouer.
- Dernière acquisition d'un jeu de "billard". — Préposition ; marque privative.
- Terre grasse et compacte très argileuse. — Connaissance d'une chose. — Mois de l'année.
- Produit au dehors. — Petite lettre placée à côté d'un mot pour indiquer un renvoi.

ENVOYER-NOUS LA SOLUTION
 Chaque semaine nous donnerons un volume "ART et COMBAT" autographié à l'auteur de la réponse qui un tirage au sort aura favorisé.

Gagnant de cette semaine :
 Mlle M. Sans Cartier, 2239 De Biencourt,
 Montréal.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez faire le service de votre journal à

Tarif d'abonnement au JOUR

1	6
an	mois
Canada	
Royaume-Uni	\$2.50 \$1.50
Montréal	3.00 2.00
Autres pays	3.00 2.00

N.B. — Les paiements doivent être faits par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal. L'abonné ne recevra de reçu que sur demande expresse.

M.....

(écrire bien lisiblement)

pour une période de 1 an — 6 mois
 (biffer l'indication inutile)

à partir de

Ci-joint le montant de dollars (\$.....)
 (Payez par chèque ou mandat-poste)

(Signé)